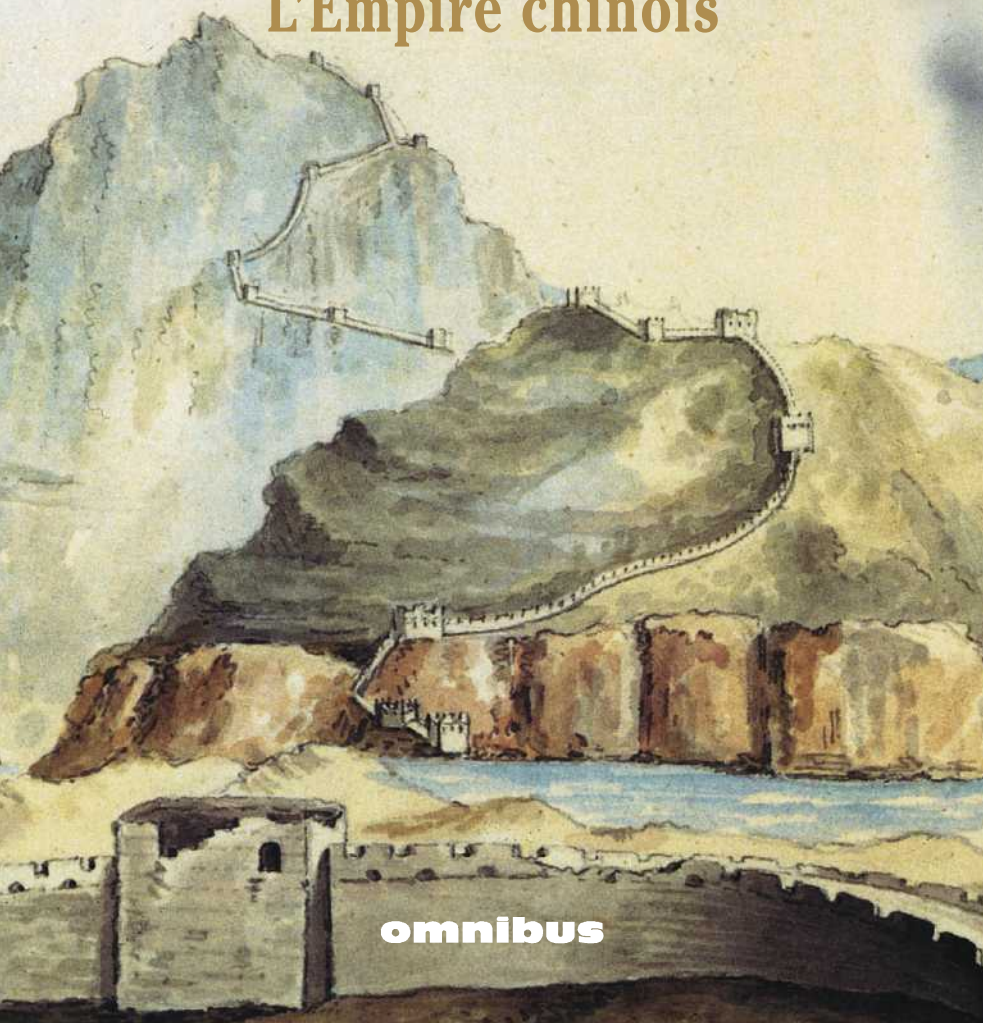


PÈRE HUC

Souvenirs d'un voyage
dans la Tartarie et le Thibet

suivis de
L'Empire chinois

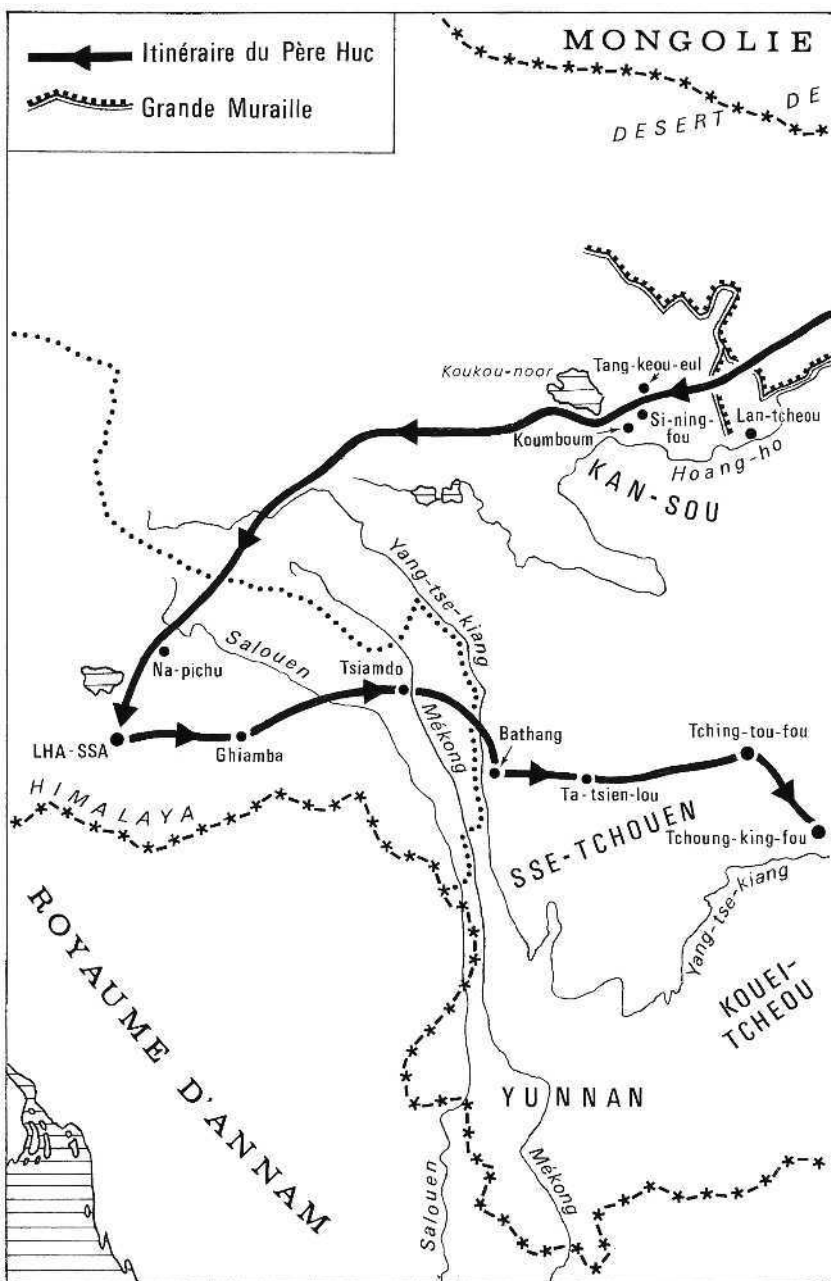


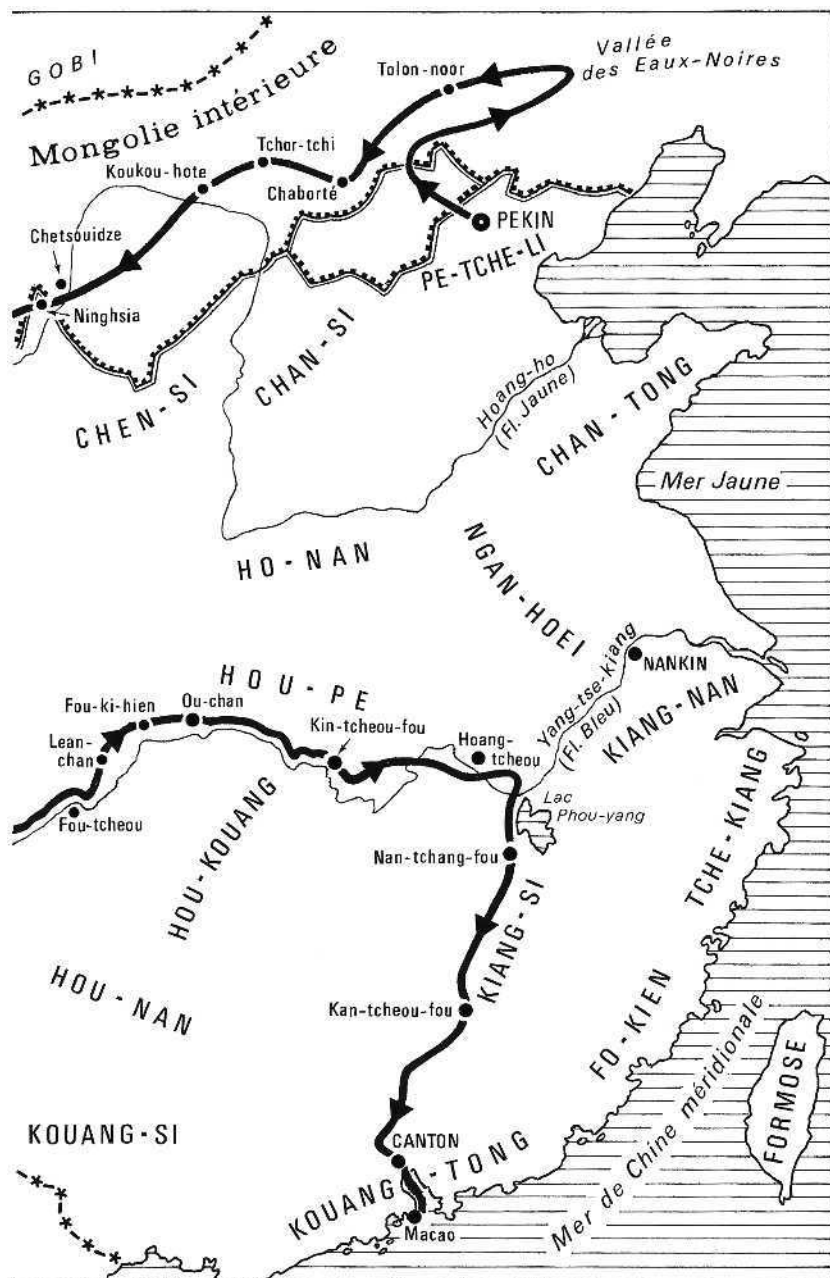
omnibus

omnibus



Evariste Huc en 1839, avant son départ pour la Chine
(Coll. part.)





Père Huc

Souvenirs d'un voyage
dans la Tartarie et le Thibet
pendant les années 1844, 1845 et 1846

suivis de

L'Empire chinois

Préface de Francis Lacassin

omnibus

Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet parut en 1850 en deux volumes, alors que le Père Huc était encore en Chine, puis en 1854, dans une édition revue et préfacée par l'auteur. C'est ce dernier texte que nous reproduisons ici. Pour L'Empire chinois, nous nous sommes conformés à l'édition originale de 1854.

L'Editeur remercie Jacqueline Thevenet, auteur d'une biographie du Père Huc : Le Lama d'Occident (Seghers, 1989) qui nous a aimablement communiqué le portrait d'Evariste Huc placé en frontispice.

Carte de Joël Bordier

© Omnibus, 2001 pour la présente édition
ISBN : 9782-258-0-8878-8 N° Éditeur : 257
Crédits photo couverture : aquarelle de
W. H. Parish. © British Library. Londres.
Dépôt légal : juin 2001

Sommaire

<i>Le Père Huc, ou deux « lamas du ciel d'Occident » à la conquête du Tibet,</i> par Francis Lacassin.....	I
---	---

Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet

La Tartarie.....	7
Le Thibet.....	271

L'Empire chinois.....	577
-----------------------	-----

<i>Table générale des chapitres</i>	1137
---	------

Le Père Huc, ou deux « lamas du ciel d'Occident » à la conquête du Tibet

1. *La foi qui enjambe les montagnes*

« Nul lieu n'est impénétrable pour quiconque est animé d'une foi sincère. »

Placé en exergue de *L'Empire chinois*, ce précepte bouddhiste résume à lui seul la personnalité de Régis Evariste Huc. La foi, chez ce missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare, n'est pas un simple postulat, c'est une manière de survivre. Comme elle fut, pour plusieurs de ses confrères suppliciés à la même époque, une manière de mourir.

Le père Huc est le premier Français à pénétrer au Tibet en 1846 ; et l'un des premiers Européens à en ressortir vivant... De 1841 à 1851, il parcourt la Chine, la Tartarie, le Tibet, « accroupi sur une misérable brouette » ; « hissé sur un énorme chariot auquel se trouvaient attelés pêle-mêle des chevaux, des bœufs, des mulets et des ânes » ; « à califourchon sur un petit âne gris » plein de répugnance pour les Européens ; en jonque ; ou tout simplement sur ses jambes, qu'il a « rarement trouvées complaisantes ». Paradoxe : c'est quand on l'expulse du Tibet en direction de Canton qu'il voyage de la façon la plus confortable, en palanquin et escorté par des mandarins se relayant de province en province pour lui assurer le gîte et le couvert.

« Si encore la bonté, la propreté des routes venaient suppléer à tout ce qui manque à ces diverses machines, à la bonne heure ! Mais il n'y a pas de routes en Chine : un rocher, un bournier, le lit pierreux d'un ruisseau, quelques ornières bien profondes, quelques sentiers étroits qui serpentent à travers les champs... on n'a généralement que ces espèces de voies pour aller d'un point à un autre. »

Sur la route de la Mongolie, son chariot verse sur lui avec tous ses bagages. Il souffre de la faim et de la soif dans le désert de Gobi. Au Tibet, il subit des orages, des chutes dans la boue,

patauge dans les sables mouvants, est attaqué par des brigands, enseveli sous la neige ; un jour il est sur le point de mourir de faim, et un autre de froid.

En Chine, la jonque qui transporte ses provisions et ses valets s'engloutit dans le fleuve Jaune. La sienne en réchappe, mais elle est arraisonnée par la police, car le capitaine avait embarqué des marchandises de contrebande. Il se bat des nuits entières contre des moustiques en colère et des cancrelats friands de ses orteils. Il affronte trois procès, un emprisonnement, une expulsion et d'innombrables tracasseries administratives. Arrivé enfin au terme de ces aventures, il se borne à conclure :

« J'ai parcouru l'Empire chinois d'un bout à l'autre, j'ai dépensé pour cette expédition [...] beaucoup de sapèques, quelque peu l'épiderme de mes pieds, une partie de mon embonpoint et une quantité de patience ; selon le calcul des humaines probabilités, j'aurais dû être plusieurs fois reconnu comme européen, arrêté, incarcéré, torturé et puis enfin étranglé, mais la Providence a veillé sur moi et quand Dieu garde un homme, croyez-moi, il est bien gardé. »

C'est la foi en la Providence — autant que la Providence elle-même — qui a guidé la destinée de ce Français du Midi, résolu dès l'adolescence à se consacrer au service de Dieu. Né le 1^{er} juin 1813 à Caylus (Haute-Garonne), Régis *Evariste* Huc est le troisième fils d'un employé des Contributions indirectes, Jacques-François Huc, et de Rose Malleterre. Mais c'est à quinze kilomètres de là, à Négrepelisse, qu'il passe son enfance avant d'entrer, le 15 octobre 1826 au petit séminaire de l'Esquille à Toulouse. En octobre 1832, il est admis au grand séminaire. Tout en poursuivant des études de théologie, il donne des cours de latin pour l'année scolaire 1835 au petit séminaire.

Désireux de servir dans les missions étrangères, il obtient de l'archevêque de Toulouse son transfert à Paris dans la congrégation des Fils de Saint-Vincent-de-Paul, dite des « Lazaristes ». Admis comme novice le 5 octobre 1836, il est ordonné prêtre le 28 janvier 1839 par l'archevêque de Paris. Sa destinée étant tracée, il ne perd pas de temps à l'accomplir. Le 6 mars, il embarque au Havre, à destination des missions de Chine.

Par une lettre du 1^{er} juillet 1839 à ses « bons et bien chers parents », il leur annonce son arrivée le jour même à Batavia, port de l'île de Java. Il est encore à deux mille six cents kilomètres de sa destination, la petite colonie fondée en 1517 par les Portugais à Macao. C'est là que les lazaristes ont établi les quartiers généraux de leurs missions de Chine. Macao est alors une des rares portes de l'empire du Milieu entrouverte aux Occidentaux. Monsieur Huc — ainsi le nomme-t-on désormais, selon l'usage des

missions — débarque à Macao le 31 juillet 1839 ; il y séjournera dix-huit mois, le temps de se familiariser avec la langue, le climat. Et avec les dangers du pays... Six semaines après son arrivée, des persécutions se déclenchent contre les missionnaires. Le 16 septembre 1839, à Kouan in Tan (province de Houndé), le père Jean-Gabriel Perboyre est arrêté alors qu'il célébrait la messe. Après un an de martyre, il est étranglé le 11 septembre 1840.

Loin d'intimider le jeune Toulousain, la nouvelle renforce sa détermination. On le juge prêt à rejoindre son affectation : la Tartarie (la Mongolie) qu'il évangélisera sous la direction du vicaire apostolique Mgr Joseph Martial Mouly.

« Il fut décidé que je partirais le samedi 20 février [1841], vers les sept heures du soir. Vers les six heures, on me fit la toilette à la chinoise, on me rasa les cheveux à l'exception de ceux que je laissais croître depuis bientôt deux ans au sommet de la tête ; on leur ajouta une chevelure étrangère, on tressa le tout et je me trouvai en possession d'une queue magnifique qui descendait jusqu'aux jarrets. Mon teint passablement foncé fut encore rembruni par une couleur jaunâtre ; mes sourcils furent découpés à la façon du pays ; de longues et épaisses moustaches que je cultivais depuis longtemps dissimulaient la tournure européenne de mon nez ; enfin, les habits chinois vinrent compléter la contre-façon. »

Ce déguisement a l'avantage de le faire passer inaperçu tandis que se déroule la guerre anglo-chinoise. Il a également pour but de le rendre le moins différent possible des gens auxquels il va porter la bonne parole. Il a déjà eu l'occasion de noter la moquerie ou le mépris qu'inspirent aux Chinois les vêtements anglais — pantalon collant et redingote — surmontés d'une face imberbe sauf un paquet de poils rouges sur les joues. Au lieu d'établir une distance entre l'indigène et lui par un comportement occidental narcissique, il s'adaptera à tous les milieux par où il passe — Mongolie, Chine, Tibet —, adoptant chaque fois la langue, les vêtements, les usages, la cuisine, la manière de vivre.

Ainsi déguisé, il mettra trois mois pour atteindre Pékin à la fin mai 1841. Séjour bref et clandestin ; il n'entreverra même pas les principaux monuments de la capitale, écrivant sans états d'âme : « Pékin n'a pas de monuments... » Menacés par les persécutions, les lazaristes et leurs ouailles ont franchi la Grande Muraille pour s'établir à Xiwanzi aux portes de la Mongolie. Huc y parvient le 17 juin 1841.

Au printemps 1843, il est envoyé à Kuliutu, dans la vallée des Eaux-Noires. Dans ce village chrétien, mais jusqu'alors dépourvu de prêtre, il construit une chapelle et deux écoles de filles. En novembre 1843, Huc qui déjà maîtrise le chinois s'en va maintenant apprendre le mongol dans la vallée des Mûriers.

Ayant appris le chinois, le mongol, le mandchou et un peu de tibétain, il va enfin partir pour la grande aventure. Le 10 septembre 1844, Evariste Huc quitte la vallée des Eaux-Noires, en compagnie de Joseph Gabet (1806-1854), un confrère originaire de Nevy-sur-Seille, dans le Jura ; d'un jeune lama : Samdadchiemba ; de trois chameaux, un cheval blanc, un mulet et un gros chien nommé Arsalan — ce qui veut dire lion en mongol. Voilà l'équipe que Mgr Mouly a chargée d'évangéliser la Tartarie en ces termes :

« Vous irez de tente en tente, de peuplade en peuplade, de lamaserie en lamaserie, jusqu'à ce que la Providence vous fasse connaître l'endroit où elle veut que vous vous arrétiez pour commencer... »

Les deux hommes ont compris que, pour opérer des conversions et agir sur l'âme chinoise, il fallait d'abord étudier la religion bouddhiste. Après s'être familiarisés avec sa doctrine dans les lamaseries de Koumboum et Tchogortan (où ils purent traduire les textes fondamentaux), il leur fallait parachever leur enquête en allant à Lhassa, ville sainte et capitale du Tibet, où une longue et difficile errance les amènera, le 29 janvier 1846.

Bien accueillis dans cette ville par les Tibétains, ils seront très vite suspects à l'autorité chinoise. Ki-Chan, représentant de l'empereur au Tibet, prononce leur expulsion au bout de six semaines. Ici s'achève la première partie de l'aventure du père Huc, racontée dans les deux volumes de *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet*, parus en 1850.

Avec le départ de Lhassa, le 15 mars 1846, commence un long périple vers Macao, raconté dans *L'Empire chinois* (1854). Ki-Chan a pourvu les missionnaires d'une escorte de mandarins et de valets chargés de les conduire et d'assurer leur subsistance jusqu'au port de Canton. S'il avait pu lire dans l'avenir, Ki-Chan se serait maudit mille fois d'avoir pris une décision aussi mal inspirée. Certes il a réussi, par un simple décret, là où avaient échoué la boue, la neige, les glaciers, les précipices, la maladie, les brigands, l'inconfort des auberges... Il a réussi à empêcher deux hommes, riches de leur seule fierté et armés de leur seule foi, d'évangéliser les Tibétains. Les victimes de cet échec vont le faire payer à la Chine et aux Chinois. On peut compter sur les deux missionnaires pour ne ménager ni le trésor public (aux frais duquel ils voyagent) ni la patience de leurs geôliers accompagnateurs.

Prisonniers sur parole, mais prisonniers quand même, MM. Huc et Gabet se doivent d'assumer un certain rang et d'obtenir une considération dont ils ne se seraient pas souciés s'ils avaient voyagé incognito et libres de leurs gestes. Ils exigent donc d'être portés en palanquin au lieu de monter à cheval, et d'être logés dans des édifices officiels correspondant au rang qu'ils se sont attribué.

Exigences formulées sans arrogance, en réprimant un sourire. La seule fois où ils paraîtront se montrer accommodants pour le gîte et le couvert entraînera une chute de leur prestige qu'ils ne pourront rétablir avant plusieurs jours d'efforts.

Après six mois d'une petite guerre — marquée d'incidents savoureux — avec les autorités locales, les voyageurs parviennent à Macao où prend fin leur aventure commune. M. Gabet repart aussitôt pour Paris et Rome avant d'être affecté au Brésil. Il y trouvera une mort prématurée en 1854. M. Huc, lui, va rester deux ans dans la colonie portugaise. Pourquoi cette longue inaction ? Il en donne la raison dans une lettre du 24 octobre 1847, adressée à son plus jeune frère, séminariste, pour le féliciter de son succès au baccalauréat :

« Ne t'étonne pas, mon cher Théophile, si je ne te fais pas de longues lettres sur mon long voyage au Tibet, j'ai entrepris d'en faire une rédaction complète ; ce travail comprend la Tartarie, le Tibet et la Chine ; ce que j'ai déjà rédigé peut fournir à peu près la matière de trois volumes in-octavo. Si je reste encore quelque temps à Macao, j'espère pouvoir terminer ma besogne avant de retourner en mission...¹ »

Ce récit de voyage ne paraîtra qu'en 1850. Entre-temps le père Huc ne pourra donner qu'une traduction du *Soûtra* en 42 articles (dans le *Journal asiatique* en 1849) ; car il est reparti pour la Chine du Nord ; d'où il redescendra vers Shanghai.

Une lettre adressée depuis cette ville, le 22 juillet 1847, à celui qu'il appelle le « petit abbé » — Théophile — expose la raison de ces va-et-vient. M. Huc arrivait de Pékin où il était « chargé d'examiner les anciennes églises catholiques et les sépultures des missionnaires ». De là, il est venu à Shanghai pour régler avec les mandarins des affaires « concernant au plus haut point notre mission de Pékin ». Après quoi, il doit se rendre dans l'île de Tchoutan...

Ces détails donnés, il se met à tancer vigoureusement le cher « petit abbé ». Théophile, tout comme Ki-Chan, a réussi là où les brigands, les avalanches, les emprisonnements, les fonctionnaires avaient échoué. Il a réussi à ébranler la sérénité de Régis Evariste : en hissant le drapeau rouge, entraîné par ce mélange d'évangélisme démocratique et d'égalitarisme charitable qui caractérise la révolution de 1848.

« J'aime, beaucoup, mon cher Théophile, la franchise de ta dernière lettre, mais pour être franc à mon tour, je dois te dire qu'elle m'a effrayé, moi qui cependant ne suis pas un peureux, j'ai

1. Les lettres du père Huc sont citées d'après le texte publié dans le mensuel *Ecclesia*, nos 206 à 210, mai à septembre 1966.

besoin de croire que cette lettre a été écrite dans un accès de fièvre chaude ; que signifierait autrement cette phrase horrible... *“Il faut que la République des socialistes s’implante en France, fût-ce même sur le cadavre des réactionnaires^{1...}”* ? Certes, on fait joliment bien de les avoir en horreur, les socialistes, s’ils ont des sentiments comme cela ; non, mon ami, crois-moi, on ne fonde jamais rien de bon sur des cadavres ; ne te laisse donc pas aller à cette exaltation qui te fait exprimer des sentiments qui, j’en suis sûr, n’entrèrent jamais dans ton cœur. Sois républicain tant que tu voudras, mais toujours républicain honnête et vertueux. »

Plus loin, il ajoute avec amertume :

« Dans ta dernière lettre, mon cher Théophile, tu avais ta tête de vingt ans tellement emportée par la République démocratique et sociale que tu as oublié de me dire un mot, un seul mot, de notre mère, d’Anastasie et de Donatien ; de bonne foi, pose ta main sur ton cœur et dis-moi si ce n’a pas dû être une chose déchirante pour moi que de recevoir une lettre où tu me parles de Ledru-Rollin, de Louis Blanc, de Caussidière, sans me dire le plus petit mot ni de ma mère, ni de ma sœur, ni de mon frère, ni d’aucun de mes amis de Toulouse. »

Mais le « petit abbé » ne rend pas les armes et, par une lettre du 12 septembre 1849, le père Huc constate que son jeune frère « tout à fait plongé dans la politique » est définitivement « Républicain-Démocrate-Rouge-Montagnard ».

« Ne crois pas, mon cher montagnard, que je sois ici totalement dépourvu de renseignements. Sur la table où je t’écris, j’ai les brochures du citoyen Proudhon, le *Voyage en Icarie* du citoyen Cabet et des journaux de toutes les couleurs, tout nous arrive par le moyen du bateau à vapeur anglais, j’ai donc lu un tas de choses sur les questions qui agitent la France et l’Europe, je vois partout une prodigieuse fermentation, mais rien encore de bien net, de bien dessiné. »

C’est une bonne analyse de la révolution de 1848 et de ses espérances déçues. Enfin, M. Huc conclut par ces mots, dont les derniers sont inattendus sous la plume d’un missionnaire :

« ... Dans tous les partis, il y a, je crois, de fort braves gens, mais en mon âme et conscience, je suis persuadé que le parti des socialistes est un parti fanatique, or le fanatisme politique n’est pas moins à redouter que le fanatisme religieux. »

Cette dernière controverse est datée de Ning Po, un port au sud de Shanghai où l’auteur se croit « selon toute apparence définitivement fixé ». Il se trompe. Depuis quelque temps, il se plaint avec un humour inaltérable d’une santé qui, elle, s’est

1. Souligné par le père Huc lui-même.

altérée. Ses jambes, vieilles seulement de trente-cinq ans (et qui, même « rarement complaisantes », l'ont porté à plusieurs reprises d'une extrémité à l'autre de l'Empire chinois), refusent d'aller plus loin.

« ... si je retournais en France, je ne serais plus bon qu'à mettre aux Invalides ; en vérité, il ne vaut pas la peine de traverser l'océan pour cela. » Il le fera pourtant. On achève bien les chevaux, mais pas les hommes.

Parti de Macao le 30 décembre 1851, le pseudo-invalidé n'arrivera à Marseille qu'à la mi-juin 1852 après escales à Singapour, Pondichéry, Bombay et en Syrie : il n'a pas résisté au désir de visiter la Terre sainte. Par une providentielle coïncidence, il fait l'ascension du mont des Oliviers le jour de... l'Ascension, le 20 mai 1852.

Sans doute visite-t-il sa famille à Toulouse, avant d'aller passer l'été à Ax-les-Thermes pour y soigner ses rhumatismes. C'est de cette station thermale qu'il date — 7 août 1852 — la préface pour la deuxième édition de ses souvenirs de voyages. Ensuite il lui faut rentrer dans le rang pour n'être qu'un fils de Vincent-de-Paul comme les autres. En septembre, il rejoint sans enthousiasme le grand séminaire de Montpellier où il vient d'être nommé professeur. Une tâche qui lasse très vite cet aventurier mal repent. Il est décoré de la Légion d'honneur le 10 janvier 1853. Cela irrite le supérieur : il n'aime pas voir ses prêtres recevoir des distinctions temporelles... En juin, nouvel incident mondain : la parution de la deuxième édition du *Voyage au Thibet* : le courant passe de plus en plus mal entre le bouillant voyageur retraité et ces prêtres « pépères ». Le 14 décembre, lors d'un séjour chez sa mère à Toulouse, le cher professeur décide de retourner à ses propres études, et envoie sa démission. Elle est enfin acceptée, après avoir été fermement réitérée, le 26 décembre 1853.

Dès le 4 janvier suivant, M. l'abbé Huc s'installe bourgeoisie à Paris pour mieux se consacrer à la rédaction de *L'Empire chinois*, récit de ses aventures depuis l'expulsion du Tibet jusqu'au retour à Macao. Le 10 février, un couple de lecteurs, Napoléon III et l'impératrice, lui fait l'honneur de l'inviter à déjeuner en petit comité. L'empereur lui offre même de publier aux frais de l'Imprimerie impériale *L'Empire chinois*. Achievé le 24 février, l'ouvrage sort en effet des presses impériales en juillet 1854.

Ces divers succès lui ouvrent le monde des lettres. Sur proposition d'Alfred de Vigny, l'Académie française lui décerne le prix Montzon, d'une valeur de 2 500 francs. Huc noue des relations amicales avec Lamartine. La comtesse de Ségur, descendante d'un fils de Gengis Khan, le reçoit même dans son château des Nouettes, en août 1855. A cette occasion il donne à la grand-mère modèle la

recette de la confiture de crapauds, et régale ses petits-enfants avec des histoires terrifiantes qu'ils lui redemandent avec délices.

Agréments et mondanités ne détournent pourtant pas l'explorateur de la tâche qu'il s'est fixée. Le 17 novembre 1856, il achève son ouvrage historique sur *Le Christianisme en Chine*. Les deux premiers tomes paraissent en 1857, et les deux derniers en 1858.

Sa tâche terminée et n'ayant plus de grandes aventures en perspective, il peut donc consentir à mourir le plus naturellement du monde. Le dimanche 25 mars 1860, alors qu'il sortait de son domicile, 88 rue de Grenelle, pour aller dire sa messe à Saint-Thomas-d'Aquin, Evariste Huc est frappé d'apoplexie. Il meurt deux jours plus tard, dans les bras de son frère Théophile, accouru de Toulouse.

2. *Au pays des moulins à prières*

Raconter un voyage au Tibet, c'est faire entrer dans l'horizon fermé des lecteurs d'une société immobile le pays le plus inaccessible et le plus mystérieux du monde. Cadre exceptionnel mais non le seul attrait d'un livre qui est certes un récit de voyage, et plus encore un manuel de lutte contre l'adversité sous toutes ses formes.

Souvenirs d'un voyage au Thibet est, en effet, l'approche très vivante d'un pays à travers les difficultés que l'administration, la nature, les hommes opposent au voyageur intrépide. Si outre cela il s'intéresse au décor et à ses accessoires, c'est nécessairement dans un but pragmatique et non par simple curiosité touristique. Même si M. Huc avait pu savoir qu'au siècle suivant le seul signe de l'activité humaine visible d'une navette spatiale serait la Grande Muraille, il n'aurait pas changé un mot du jugement désenchanté qu'elle lui inspire.

Il ne partage pas l'estimation, plus que spéculative, de l'historiographe Barrow, accompagnateur de Lord Macartney¹ en 1793, selon lequel les dix-huit cent mille maisons qui s'élèvent en Angleterre et en Ecosse contiennent moins de matériaux que la Grande Muraille « qui, selon lui, suffirait pour construire un mur capable de faire deux fois le tour du globe ». C'est là le point de vue d'un touriste pressé qui s'est contenté d'admirer la Grande Muraille dans son tronçon le plus majestueux, au nord de Pékin. Le père Huc, lui, a eu l'occasion de l'admirer sous ses aspects les moins impressionnants.

1. Son voyage et ses conséquences sont analysés par Alain Peyrefitte, dans *L'Empire immobile ou le choc des mondes* (1989).

« Nous avons eu l'occasion de la traverser sur plus de quinze points différents, et plusieurs fois nous avons voyagé, pendant des journées entières, en suivant sa direction et sans jamais la perdre de vue ; souvent, au lieu de ces doubles murailles crénelées qui existent aux environs de Pékin, nous n'avons rencontré qu'une simple maçonnerie et quelquefois qu'un modeste mur en terre ; il nous est même arrivé de voir cette fameuse muraille réduite à sa plus simple expression, uniquement composée de quelques cailloux amoncelés. »

Le rêve passe... et l'exotisme aussi. Aux monuments historiques splendides et classés, M. Huc préfère de beaucoup ces inventions banalement pratiques dont il faut créditer les Chinois : après l'imprimerie, la poudre, le billet de banque, le macaroni, le téléphone, etc. Par exemple : les moulins à eau qui utilisent très peu d'eau ; les panneaux routiers indiquant le kilométrage — ou plutôt le nombre de *lis* — d'un lieu à l'autre ; ils accompagnent les corps de garde, modestes constructions de bois qui, toutes les demi-lieues, offrent un gîte au voyageur attardé, un peu comme nos actuels refuges de montagne.

Précautions nécessaires, car le voyage en Chine — la route du Tibet en particulier — est un parcours initiatique. Il exige de la part de nos deux missionnaires une lutte de tous les instants. Contre la boue, le sable, la neige, la glace, la montagne, les précipices, les ponts délabrés, les aubergistes, et d'abord contre leurs propres montures.

Grâce à elles, ils font une entrée spectaculaire à Pinhouchsièn, ville remarquable par la beauté et le nombre des mulets dans les rues. « A mesure que nous avançons, tous ces animaux, saisis d'épouvante à la vue de nos chameaux, se cabraient subitement et se ruaient avec impétuosité contre les boutiques voisines ; quelques-uns brisaient les liens qui les retenaient, s'échappaient au grand galop, et renversaient dans leur fuite les établis des petits marchands. Le peuple s'ameutait [...], maudissait les chameaux et augmentait le désordre au lieu de l'apaiser... Mais qu'y faire ? Il n'était pas en notre pouvoir de rendre les mulets moins timides, ni d'empêcher les chameaux d'avoir une tournure effrayante. »

Un autre jour, c'est dans une auberge que ces bêtes disgraciées provoquent une émeute. Ces chameaux, dignes de leur nom, ont profité de la nuit pour briser leur licou et engloutir deux charretées d'osiers qu'un marchand imprudent avait laissées à leur portée. Heureusement le jury populaire que représente la foule accourue absout leurs propriétaires de ce méfait, et en impute la responsabilité à l'aubergiste, coupable de ne pas respecter dans son établissement les élémentaires règles de sécurité.

Ces quatre chameaux ne seront plus que trois après un feu de

broussailles qui a ravagé le campement. Si, après force objurgations et coups de pied, trois d'entre eux ont consenti à se lever et à s'éloigner des flammes, le quatrième a préféré, selon le mot du père Huc, se laisser « incendier ». Si ces braves bêtes ne brillent guère par leur intelligence, il les crédite volontiers d'une curiosité touristique qu'il est lui-même incapable d'éprouver, quand par exception se présente à eux un paysage accueillant.

« En sortant de Ninghsia, on entre dans une route magnifique, presque partout bordée de saules et de jujubiers. De distance en distance, on rencontre de petites guinguettes, où le voyageur peut se reposer et se restaurer à peu de frais. On lui vend du thé, des œufs durs, des fèves frites à l'huile, des gâteaux, et une foule de fruits confits au sucre ou au sel. [...] Nos chameaux, qui n'avaient jamais voyagé que dans les déserts de la Tartarie, semblaient être sensibles à tous ces charmes de la civilisation ; ils tournaient majestueusement la tête de côté et d'autre, observaient avec intérêt tout ce qui se présentait sur la route, les hommes aussi bien que les choses. Cependant ils n'étaient pas tellement absorbés par leurs observations sur les industries et les mœurs de la Chine qu'ils ne remarquassent aussi les merveilleuses productions du sol. Les saules attiraient parfois leur attention, et lorsqu'ils étaient à leur portée, ils ne manquaient jamais d'en émonder les branches les plus tendres. Quelquefois aussi, allongeant leur long cou, ils allaient flairer les friandises étalées sur le devant des guinguettes : ce qui ne manquait jamais de provoquer de vives protestations de la part des marchands. Les Chinois n'étaient pas moins admirateurs de nos chameaux que ceux-ci ne l'étaient de la Chine. On accourait de toute part pour voir passer la caravane, on se rangeait en file sur les bords du chemin ; mais on n'osait jamais approcher de trop près, car c'est dans tous les pays que les hommes redoutent instinctivement les êtres qui portent le caractère de la force et de la puissance. »

Cette promenade paisible au pays de cocagne ménage un entracte trop court dans une longue série d'incidents et d'embûches. Les chemins, souvent transformés en coulées de boue dangereuses pour l'équilibre humain et pour celui des bagages, exigent un véritable art de chuter. Si les accidents « ne furent pas plus nombreux, il faut l'attribuer à l'habileté de nos chameaux à glisser sur la vase, habileté qui provenait du long apprentissage qu'ils avaient eu l'occasion de faire parmi les marécages des Ortous ».

La boue est divertissante comparée au sable. A l'entrée de l'immense et monotone désert de Gobi, les monts sont une chaîne de collines de sables mouvants : ils s'évanouissent sous les pas des voyageurs et se transforment en une nappe fuyante dans laquelle

les chameaux s'enfoncent jusqu'au ventre. Un voyageur à pied aurait été étouffé. Peu timoré par nature, l'auteur remarque pourtant que si le vent avait soufflé, ils auraient été engloutis et enterrés vivants. Ce vent de sable, cet ouragan plutôt, ils en subiront les effets dévastateurs, mais deux jours après avoir quitté la chaîne de collines de sables mouvants : un simple avant-goût de ce qui leur serait arrivé si Dieu n'avait pas été de leur côté.

Avec ses rocs solides, la montagne n'est pas plus accueillante. Pour gravir l'immense bloc de neige que représente « la formidable montagne des Esprits », l'auteur doit s'accrocher à la queue de son cheval, littéralement hissé par lui. L'atmosphère se décripe quand il s'agit de redescendre à travers un glacier. A la fatigue succède la bonne humeur.

« Un magnifique bœuf à long poil ¹ ouvrit la marche : il avança gravement jusque sur le bord du plateau ; là, après avoir allongé le cou, flairé un instant la glace, et soufflé par ses larges naseaux quelques épaisses bouffées de vapeur, il appliqua avec courage ses deux pieds de devant sur le glacier, et partit à l'instant, comme s'il eût été poussé par un ressort. Il descendit les jambes écartées, mais aussi raides et immobiles que si elles eussent été de marbre. Arrivé au bout du glacier, il fit la culbute, et se sauva grognant et bondissant à travers des flots de neige [...]. Les chevaux faisaient en général, avant de se lancer, un peu plus de façons que les bœufs mais il était facile de voir que les uns et les autres étaient accoutumés à ce genre d'exercice. »

Tel n'est pas le cas du père Huc, mais il se jette bravement à la mer. « Nous nous assîmes avec précaution sur le bord du glacier ; nous appuyâmes fortement sur la glace nos talons serrés l'un contre l'autre, puis nous servant du manche de notre fouet comme gouvernail, nous nous mîmes à voguer sur ces eaux glacées, avec la rapidité d'une locomotive. Un marin eût trouvé que nous filions au moins douze nœuds. »

L'escalade du mont Tanda sera moins réjouissante. Un vent violent s'est levé, qui bouleverse la neige : « On eût dit que la montagne tout entière entrerait en décomposition. » Sous le poids d'une masse de neige, M. Gabet lâche la queue du cheval qui le hissait et se retrouve enseveli : « Sa figure était livide et sa poitrine haletante faisait entendre un bruit semblable au râle de la mort. »

Les voyageurs devaient connaître pire encore, entre le Char-Kou-La et Alan-To : la traversée des montagnes en longeant leurs parois verticales sur des sentiers si étroits que les montures trouvent tout juste la place de poser leurs pieds. Parfois, le rebord de la montagne étant inexistant, il faut avancer sur de gros troncs

1. Un yak.

d'arbre courbés sur des pieux enfoncés horizontalement dans la montagne.

« A la seule vue de ces ponts affreux, nous sentions une sueur glacée ruisseler de tous nos membres. [...] Dès que nous vîmes les bœufs de la caravane s'acheminer sur cet horrible passage, et que nous entendîmes le sourd mugissement des eaux s'élever des profondeurs de ces gouffres, nous fûmes saisis d'épouvante, et nous descendîmes de cheval. Mais tout le monde nous cria aussitôt de remonter. On nous dit que les chevaux, accoutumés à un semblable voyage, auraient le pied plus sûr que nous ; qu'il fallait les laisser aller à volonté, nous contentant de nous tenir solidement sur les étriers, et d'éviter de regarder à côté de nous. »

Les serviteurs de Dieu obtempèrent, pas plus rassurés pour autant. Quelques jours plus tôt, sur un de ces ponts rudimentaires, mais plus large, ils ont vu glisser un cheval et une de ses jambes de devant s'enfoncer jusqu'au poitrail entre la jointure de deux troncs d'arbre où il demeura pris comme dans un étiau...

Après des journées aussi mouvementées les auberges semblent être le paradis du voyageur. Sur la route du Tibet elles sont rares. Et jamais elles n'offrent, au contraire des *Voyages de M. Pickwick*, le confort d'une salle illuminée par le feu de la grande cheminée autour de laquelle les voyageurs se content leurs aventures. Leurs noms incitent pourtant le lecteur à rêver : Hôtel des Cinq Félicités... des Trois Rapports Sociaux... des Climats Tempérés... Elles se ressemblent par l'inconfort et diffèrent par le tempérament de l'aubergiste : il y a les grincheux et les tracassiers, et au contraire ceux dont l'obligeance épuise le voyageur qui en est l'objet. Les uns ou les autres excitent la verve et l'ironie du père Huc.

Quand il qualifie le tenancier des Trois Rapports Sociaux : « l'aubergiste le plus aimable et le plus caustique que nous ayons jamais trouvé, c'est un Chinois pur sang », c'est pour mieux l'exécuter en deux phrases bien senties. Ce balourd s'obstine à prendre le père Huc pour un Anglais : une telle bévue ne se pardonne pas.

Le tenancier des Climats Tempérés, lui, pêche par excès de bonté. Il s'obstine à intervenir, sous prétexte de les améliorer, dans les opérations culinaires du père Huc, qui aboutissent alors à d'étranges compromis alimentaires. Jamais l'auberge n'a aussi peu mérité son nom. Les clients bénéficient en prime d'un dîner-spectacle : psychodrame familial, basé sur un différend à l'intérieur du couple aubergiste. Le mari a l'avantage des armes, une pelle solide, la femme étant handicapée par l'absence du rouleau à pâtisserie, inconnu en ces contrées. Le combat, que le père Huc décrit avec la minutie technique propre aux rencontres sportives, s'achève par la victoire du mari. Il n'en abuse pas et en profite pour

se réconcilier avec le parti adverse. Pour fêter leurs retrouvailles ils offrent à l'assistance une tournée générale de gâteaux frits dans de l'huile de noix.

A lire en détail les péripéties de cet épisode hôtelier, qu'il raconte comme une pièce de Labiche, on a la confirmation que le père Huc ne manque pas d'humour. Cet humour, fort loyalement, n'épargne personne, ni les hommes, ni les animaux... ni lui-même ! D'une scène banale, par un mot bien ajusté, il a l'art de faire jaillir le comique sous-jacent.

Alors qu'il croyait l'art du tricot inconnu en Chine, il remarque dans les rues du village du Vieux-Canard (Lao-Ya-Pou) « un grand nombre, non pas de tricoteuses, mais de tricoteurs, car ce sont les hommes seuls qui s'occupent de cette industrie [...]. Les aiguilles dont ils se servent sont en bois de bambou ». Après avoir posé la scène, il ajuste sa flèche et la décoche. « C'était pour nous un spectacle bien singulier que de voir des réunions d'hommes à moustaches, assis au soleil devant les portes de leurs maisons, filant, tricotant et bavardant comme des commères : on eût dit une parodie des mœurs de notre patrie. »

Autre scène qui ne laissait prévoir aucun prétexte à sourire : une femelle yack de la caravane a mis au monde un veau qui meurt quelques heures plus tard. Or une yack est impossible à traire si on ne lui donne pas son veau à lécher pendant l'opération. Le père Huc voit alors le vacher écorcher le petit cadavre, bourrer la peau de paille pour en faire un mannequin, et présenter celui-ci à la mère pendant qu'il presse ses mamelles. « Elle se mit à le lécher avec une admirable tendresse. Ce spectacle nous fit mal au cœur ; il nous semblait que celui qui le premier avait inventé cette affreuse parodie de ce qu'il y a de plus touchant dans la nature ne pouvait être qu'un monstre. Cependant une circonstance assez burlesque diminua un peu l'indignation que nous inspirait cette supercherie. A force de lécher et de caresser son petit veau, la mère finit un beau jour par découdre le ventre. La paille en sortit, et la vache, sans s'émouvoir, se mit à brouter ce fourrage inespéré. »

De cette faculté du père Huc à sublimer les difficultés par l'humour, et à s'accommoder des circonstances les moins plaisantes, il ne faut pas déduire qu'il manque de caractère. On a la preuve du contraire chaque fois qu'il s'oppose à des gens plus importants que lui — ou qui croient l'être... Aubergiste procédurier qui ose lui demander d'exhiber un passeport. Mandarin arrogant auquel il est prié de céder la chambre spacieuse qu'il occupe.

C'est avec hauteur qu'il refuse d'obtempérer à l'aubergiste, d'autant plus qu'il ne possède aucun passeport et est donc passible de mort. Quant au mandarin, il bat en retraite et doit se rendre « comme un simple mortel dans la petite chambre qu'on lui avait

préparée ». Et l'auteur conclut que ces mandarins sont « des hommes pleins d'orgueil et d'insolence, des tyrans impitoyables contre les faibles, mais d'une lâcheté extrême en présence des hommes d'un peu d'énergie. Dès ce moment nous nous trouvâmes en Chine aussi à l'aise que partout ailleurs ; nous pûmes voyager, sans être préoccupés par la peur, le front découvert et à la face du soleil ».

Après cela, il n'y a plus personne à redouter... sauf les brigands. A l'approche de la contrée où ils sévissent, les deux missionnaires découvrent avec stupeur qu'il existe désormais deux catégories d'auberges : celles « où l'on se bat » et celles « où l'on ne se bat pas ». Les premières étant quatre fois plus chères que les secondes, car elles offrent aux voyageurs une assurance tous risques. Le bâtiment, en perpétuel état de siège, et le personnel armé jusqu'aux dents laissent à la clientèle l'espoir de conserver ses possessions.

On conte au père Huc la récente mise à sac de la ville de Tang Keou-Eul : un jour de marché, les brigands ont raflé plus de deux mille bœufs. Trois ans plus tôt, ils ont ravagé toute la vallée de Tchogortan, y compris les monastères, brûlant même les statues de Bouddha. Des gaillards sans foi ni loi, sur lesquels l'humour et l'énergie du père Huc risquent d'avoir peu d'effet. Il suit donc les conseils qu'on lui répète de tous côtés. Au lieu de voyager à trois, avec leur domestique, MM. Huc et Gabet se joindront à l'ambassade tibétaine. Ce cortège de plusieurs centaines de personnes est envoyé tous les deux ans par le Dalaï-Lama à Pékin pour faire allégeance à son suzerain l'empereur de Chine. On attend son retour dans environ six mois.

Mieux vaut arriver à Lhassa avec six mois de retard que de ne pas y arriver du tout, faute de l'argent et des montures que les brigands leur auraient dérobés. Prompts à sublimer les circonstances, MM. Huc et Gabet décident de mettre à profit cette attente pour apprendre la langue tibétaine¹. Et quand ils la maîtriseront, ils iront séjourner au monastère de Koumboum pour y prendre connaissance des textes sacrés, et argumenter avec les lamas.

Quand enfin les missionnaires voient arriver l'ambassade tibétaine, ils découvrent qu'une assurance tous risques vaut ce que valent toutes les assurances : elles ne couvrent jamais complètement le bénéficiaire. Les deux précédentes ambassades ont été décimées par les brigands qui se sont même emparés des cadeaux destinés à l'empereur de Chine. Qu'en sera-t-il cette fois-ci ? Et justement, un soir, un groupe de brigands fait tranquillement irruption dans le campement de la caravane. Mais ils viennent

1. Ils parlent déjà le chinois, le mongol et le mandchou.

simplement, en voisins, boire le thé et prendre connaissance des derniers potins de Pékin.

Comme M. Huc s'étonne d'une telle mansuétude, un brigand lui en donne volontiers l'explication. Les deux précédentes ambassades ont été attaquées alors qu'elles se rendaient à Pékin, et parce qu'elles apportaient un tribut à l'empereur de Chine ; et les brigands trouvaient inconvenant que le Dalaï-Lama soit obligé de faire allégeance. Il serait tout aussi inconvenant de piller l'ambassade au retour alors qu'elle est munie de cadeaux de l'empereur pour le Dalaï-Lama. Certains hors-la-loi ont parfois des usages : s'ils font un sale métier, ils ne le font pas toujours salement.

Le père Huc est plus humble que les humbles et plus fier que les fiers. Farouchement décidé à défendre ses prérogatives contre les puissants, il est plein de mansuétude envers les gens simples, et n'hésite pas à partager leurs tâches. Un cordier leur a conseillé, pour aborder les montagnes du Tibet, de se munir de cordes, les plus convenables étant celles en poil de chameau. Aussitôt les missionnaires lui demandent des leçons de cordage, et se mettent à tisser des cordes avec les poils de leurs propres chameaux. Sous le regard goguenard et un peu atterré de leur domestique Samdachiemba, le cordage étant une activité indigne d'un homme de qualité.

Et la récolte du crottin, alors ? Celui-ci, qu'on appelle argol, est, une fois desséché, le seul combustible disponible dans les étendues désertiques du Tibet. Mais il y a argol et argol. Le père Huc, devenu dans leur petit groupe le spécialiste de la fiente combustible, en distingue quatre catégories : la plus appréciée étant l'argol de chèvre et de mouton. Il n'a pas son pareil pour le distinguer des variétés moins intéressantes.

M. Huc est devenu aussi un expert en cuisine tibétaine, parvient même à en rompre la monotonie. Après le thé recouvert d'une véritable croûte de beurre, le plat de base est une pâte obtenue en pétrissant de la *tsampa* (farine d'orge grillée) dans une demi-écuelle de thé bouillant. C'est insipide et cher. Pendant son séjour à la lamaserie de Tchogortan, l'auteur trouve plus économique de s'entendre avec un chasseur qui lui apporte un lièvre par jour. Au risque de voir les lamas consternés par l'attitude carnivore et sacrilège de MM. Huc et Gabet.

Par contre, ils ne trouvent rien à redire aux « asperges à la tibétaine », plat dont il est l'inventeur, composé de jeunes tiges de fougères, « lorsqu'on les cueille toutes tendres, avant qu'elles se chargent de duvet, et pendant que les premières feuilles sont pliées et roulées sur elles-mêmes. Il suffit de les faire bouillir dans l'eau pure pour se régaler d'un plat de délicieuses asperges ». M. Huc recommande également l'ortie (qui remplace avantageusement les

épinards) et une racine propre au Tibet qui pousse à quelques centimètres de profondeur, et dont les renflements tuberculeux contiennent une fécule abondante et sucrée. « Pour en faire une nourriture exquise, on n'a qu'à la laver avec soin, et ensuite la mettre à frire dans du beurre. »

C'est au tour des deux missionnaires de contester non pas les recettes culinaires mais les recettes médicales des lamas de Tchogortan. Un lama médecin réputé est capable de traiter et de guérir un malade sans l'avoir vu. Il suffit d'inspecter ou plutôt d'écouter — après les avoir battues avec une spatule — les urines du sujet. « Selon l'état du malade son urine est *quelquefois muette et quelquefois parlante*.¹ »

Le père Huc fait nettement plus confiance aux drogues fabriquées à partir des plantes. « Avant le coucher du soleil, les lamas médecins revenaient chargés d'énormes fagots, de racines et d'herbages de toute espèce. En les voyant descendre péniblement les montagnes, appuyés sur leurs bâtons ferrés, on les eût pris plutôt pour des braconniers que pour des docteurs en médecine. Nous fûmes souvent obligés d'escorter ceux qui arrivaient, spécialement ceux chargés de plantes aromatiques ; car nos chameaux, attirés par l'odeur, se mettaient à leur poursuite, et auraient brouté sans scrupule ces simples précieux, destinés au soulagement de l'humanité souffrante. »

Loin de partager le narcissisme de l'homme blanc qui lui fait mépriser les peuples d'un niveau scientifique inférieur, M. Huc se garde bien de rejeter en bloc la médecine empirique. « ... Malgré tout ce charlatanisme on ne peut douter qu'ils ne soient en possession d'un grand nombre de recettes précieuses et fondées sur une longue expérience. Il serait peut-être téméraire de penser que la science médicale n'a rien à apprendre des médecins tartares, tibétains et chinois sous prétexte qu'ils ne connaissent pas la structure et le mécanisme du corps humain. Ils peuvent néanmoins être en possession de secrets très importants, que la science seule est capable d'expliquer, mais qu'elle n'inventera peut-être jamais. »

M. Huc est bien trop ouvert, bien trop curieux pour s'enfermer dans un dédain dogmatique. Son esprit pratique le pousse au contraire à admirer, à utiliser, voire à améliorer tout ce qui est nouveau pour lui. Après avoir navigué sur une barque en cuir, il en apprécie la légèreté, la maniabilité, l'efficacité. S'il s'était établi commerçant en Chine, le bon père aurait fait fortune en trouvant un remède au seul inconvénient de ces esquifs. On ne peut les utiliser que sur de courtes distances, sous peine de les voir pourrir s'ils restent trop longtemps dans l'eau. « Peut-être qu'en les

1. C'est le père Huc qui souligne.

enduisant d'un bon vernis, on pourrait les préserver de l'action de l'eau et les rendre propres à supporter une plus longue navigation. » Il est conquis également par le système d'irrigation des cultures. A partir de saignées pratiquées sur les bords du fleuve Jaune, un système ingénieux d'écluses permet de faire monter l'eau et de la conduire à travers toutes les inégalités du terrain.

Le père Huc apprécie beaucoup ces mille petits riens par lesquels les Tibétains adoucissent les rigueurs de l'existence. Par exemple les lunettes anti-neige qui protègent les yeux d'une réverbération fatigante. « La place que tiennent les verres dans les lunettes ordinaires était occupée par un tissu en crin de cheval extrêmement bombé et ressemblant assez, par la forme, à de grosses coques de noix. Pour tenir ces deux couvercles assurés sur les yeux, il y avait des deux côtés deux longs cordons qu'on faisait passer derrière les oreilles, et qu'on nouait ensuite sous le menton. [...] Dans les circonstances où nous nous trouvions, ce cadeau était inappréciable. »

Et la religion dans tout cela ? Toutes les difficultés du voyage, tempérées par des découvertes ou des observations plaisantes, ne sauraient faire oublier son but : s'installer au centre spirituel du bouddhisme, à Lhassa, pour y faire des convertis qui, à leur tour, en convertiront d'autres.

Et c'est ici que, pour la première fois, se ternit l'image d'un homme qui étonnait par son absence de préjugés, son esprit de tolérance, son désir de comprendre ce qui est différent de lui. Dès que le père Huc aborde le sujet religieux, son bon sens déraile ; et sur ce point, c'est bien le seul, il finit par céder au narcissisme de l'homme blanc.

Arrivé dans la lamaserie de Koumboum (qui abrite quatre mille lamas sans compter le personnel domestique), on lui offre « un souper de thé au lait, d'un grand plat de viande de mouton, de beurre frais et quelques petits pains au goût exquis ». A peine a-t-il digéré ce repas fraternel, il éprouve « un mélange de bonheur et de fierté [...] de pouvoir invoquer le vrai Dieu dans cette fameuse lamaserie consacrée à un culte menteur et impie ».

M. Huc aurait été fort étonné si un moine tibétain, voyageant à la même époque, avait qualifié de culte impie le catholicisme religion d'Etat. Enfin, une doctrine n'est mensongère que si ceux qui la professent n'y croient pas. Ce n'était certainement pas le cas des bouddhistes tibétains.

Un vieil homme offrira aux deux missionnaires une cellule dans son modeste logis — ils y demeureront plus de trois mois — en échange d'un loyer symbolique : l'offrande d'un *khata*, ou « écharpe de bonheur ». C'est une pièce de soie posée sur un plat contenant le véritable cadeau : en l'occurrence quatre poires. La

pièce de soie a été fournie gracieusement aux deux missionnaires par leur ancien professeur de tibétain. Ils n'ont eu à acheter que les quatre poires. Leur loyer à Koumboum leur coûte un peu plus d'une poire par mois.

Après quoi, comme s'il voulait réparer un premier mouvement qui était dénué de reconnaissance du ventre, M. Huc soupire : « Qu'il est puissant l'empire de la religion sur le cœur de l'homme, même lorsque cette religion est fausse et ignorante de son véritable objet ! Quelle différence entre ces lamas si généreux, si hospitaliers, si fraternels envers des étrangers, et les Chinois, ce peuple de marchands au cœur sec et cupide, qui vendraient au voyageur jusqu'à un verre d'eau froide ! En voyant l'accueil qu'on nous faisait dans la lamaserie de Koumboum nos souvenirs se reportèrent involontairement sur ces couvents élevés par l'hospitalité de nos religieux ancêtres, et qui étaient autrefois comme autant d'hôtelleries, où les voyageurs et les pauvres trouvèrent toujours le soulagement du corps et les consolations de l'âme. »

Reste à savoir si, à l'époque dont parle le père Huc, des monastères cisterciens ou bénédictins auraient aussi bien accueilli un pasteur luthérien allemand ou un lama tibétain venus étudier les textes catholiques avec le but avoué d'en démontrer le caractère impie et mensonger, et avec l'espoir de convertir sinon leurs hôtes du moins leurs ouailles...

MM. Huc et Gabet se présentent en effet comme des « lamas du Ciel d'Occident » ou comme des serviteurs de « la religion du Seigneur du Ciel ». La seule restriction opposée à leur activité est l'obéissance à la règle de la lamaserie ; les retraitants prolongeant leur séjour au-delà de trois mois doivent adopter l'habit des lamas : mitre jaune, grande écharpe rouge. Comme ils s'y refusent, on les prie courtoisement de loger, à deux kilomètres de là, à l'annexe de Tchogortan où l'application de la règle est moins stricte : « L'hiver à la ville, le printemps à la campagne, cela nous parut admirable. »

Ils se trouvèrent donc très heureux à Tchogortan, « la maison de campagne de la Faculté de médecine ». Leur nouveau logement, obtenu en échange d'un *khata* recouvrant un plat de raisins secs, permet au père Huc, grand spécialiste du combustible animal, d'exercer sa verve habituelle. « Nous fûmes installés dans une grande chambre qui, la veille encore, servait de demeure à quelques petits veaux, trop jeunes et trop faibles pour pouvoir suivre leurs mères sur les montagnes. On avait fait de grands efforts pour nettoyer l'appartement ; mais le succès n'avait pas été tellement complet, qu'on ne distinguât çà et là de nombreuses traces des anciens locataires ; on nous avait, du reste, assigné ce qu'il y avait de mieux dans la lamaserie. » Les habitations des lamas sont construites au pied d'une montagne ombragée et un

peu au-dessus d'un ruisseau, entrecoupé de digues permettant de faire tourner les *tchukors*, ou moulins à prières. (Ailleurs, on fait tourner à la main ces moulins qui déroulent une longue bande de papier recouverte de textes sacrés.) Au sommet de la montagne, cinq ermites vivent dans une grotte ou une cellule en bois. Cet état contemplatif excite la verve et le rigorisme religieux de l'auteur. Lui, on s'en doute, n'a pas du tout un tempérament contemplatif. « Nous n'avons jamais pu savoir au juste ce qu'ils contemplaient là-haut, au fond de leur niche. Ils étaient eux-mêmes très incapables de s'en rendre un compte bien exact ; ils avaient embrassé, nous disaient-ils, ce genre de vie, parce qu'ils avaient lu dans leurs livres que des lamas d'une grande sainteté avaient vécu de la sorte. Au résumé, ils étaient assez bonnes gens, leur naturel était simple, paisible et nullement farouche ; ils passaient leur temps à prier, et quand ils en étaient fatigués, ils trouvaient dans le sommeil un honnête délassement. »

Il est moins indulgent à l'égard des cours d'exégèse donnés à des centaines d'étudiants accroupis, en hiver comme en été, sur les dalles de la cour du grand temple de Koumboum. Cela lui rappelle fâcheusement les fameuses discussions de nos écoles du Moyen Age où l'on argumentait avec acharnement sur des sujets aussi subtils que le sexe des anges.

Un peu comme dans les monastères idiorythmes du Proche-Orient, les lamas de Koumboum vivent chacun selon leurs moyens. Ils améliorent, selon leur fortune personnelle, l'allocation de base, une maigre ration de farine d'orge, attribuée chaque trimestre par l'administration. Aussi voit-on des lamas en haillons aller mendier quelques poignées d'orge auprès de confrères mieux pourvus.

Maigre ordinaire, parfois varié par les offrandes des riches pèlerins : comme le « thé particulier » offert aux membres de l'une des quatre facultés choisie par le donateur. Ou, riche aubaine, le « thé général » offert à l'ensemble des quatre facultés : quatre mille bouches à abreuver... « Le thé [au lait] est plus ou moins fort et coloré, suivant la générosité du pèlerin. Il en est qui joignent au thé une tranche de beurre frais pour chacun ; ceux qui veulent faire les magnifiques ajoutent à tout cela des gâteaux faits avec de la farine de froment. »

En dehors de la ration trimestrielle et des offrandes, les lamas sans fortune assurent leur subsistance en produisant — grâce à l'élevage des vaches — du beurre et du lait. D'autres sont teinturiers, tailleurs, chapeliers. D'autres encore gagnent leur vie d'une manière plus conforme à leur état religieux. Ils transcrivent les textes sacrés ou les impriment grâce à des planches de bois gravées. M. Huc juge leurs éditions imprimées médiocres, surtout si on les compare à celles qui sortent de l'Imprimerie impériale de

Pékin. Leurs éditions manuscrites enrichies de dessins lui paraissent au contraire magnifiques.

Il est par contre peu sensible au contenu de ces textes — même s'il y trouve quelques ressemblances troublantes avec le christianisme. Le rituel lui paraît manquer de mysticisme, et tourner toujours au spectacle. Il donne en exemple la prière contre les démons qui réunit chaque nuit tous les lamas sur la terrasse de leur maison. Prière pourtant très efficace, car les démons, qui autrefois hantaient le ravin au-dessous du monastère, ne sont plus jamais apparus.

« Ces innombrables lanternes, avec leur lueur rougeâtre et fantastique, les édifices de la lamaserie vaguement éclairés par les reflets d'une lumière tremblante, ces quatre mille voix qui faisaient monter dans les airs un concert immense, auquel venait se joindre, de temps à autre, le bruit des trompettes et des conques marines, tout cela avait un aspect grandiose et jetait l'âme dans une vague épouvante. [...] Les chants des lamas qui priaient sur les plates-formes s'arrêtèrent ; et, tout à coup, les trompettes, les tambours et les conques marines retentirent à trois reprises différentes. Ensuite les lamas poussèrent tous ensemble des cris affreux, semblables à des hurlements de bêtes féroces... La cérémonie était terminée. Les lanternes s'éteignirent, et tout rentra dans le silence. »

Un autre soir, on vient demander aux deux missionnaires s'ils veulent bien apporter leur aide aux voyageurs en difficulté dans le désert ou la tempête : il s'agit de leur envoyer des chevaux. MM. Huc et Gabet trouvent l'initiative très charitable, chrétienne même, tout en regrettant de ne pouvoir s'associer à cette belle œuvre en raison de la modicité de leur équipement. On leur explique alors qu'il s'agit de chevaux magiques : sellés, bridés et courant ventre à terre... mais dessinés sur des feuilles de papier confiées aux bons soins du vent. « Par la puissance de Bouddha, ils sont changés en de véritables chevaux qui se présentent aux voyageurs. »

Pourquoi le zèle de MM. Huc et Gabet les pousse-t-il à démontrer (vainement d'ailleurs) à ces braves lamas l'inefficacité de telles pratiques ? Un chrétien n'aurait pu faire mieux qu'elles. Il aurait adressé à Dieu une prière l'implorant de venir en aide aux voyageurs en détresse. Démarche tout aussi méritoire... mais moins poétique.

M. Huc n'est pourtant pas insensible au merveilleux magique qui accompagne le bouddhisme. Au moment de quitter le Tibet, son seul regret sera de ne pas avoir eu l'occasion d'apercevoir, ne serait-ce qu'un instant, un animal dont tout l'art bouddhiste lui démontre irréfutablement l'existence : une licorne. A défaut d'avoir pu jouir de ce prodige, M. Huc atteste la permanence d'un

autre miracle. Il a pu voir, toucher même, l'Arbre fabuleux et célèbre bien au-delà du Tibet. L'arbre majestueux né jadis de la chevelure de Tsong-Kaba, le fondateur de la plus grande lamaserie tibétaine ; l'arbre qui a donné à celle-ci son nom : Koumboum, ce qui signifie « dix mille images ». Car chacune de ses feuilles porte un caractère tibétain.

« ... Nous fûmes consternés d'étonnement en voyant, en effet, sur chacune d'elles, des caractères tibétains bien formés ; ils sont d'une couleur verte, quelquefois plus foncée, quelquefois plus claire que la feuille elle-même. [...] Les caractères nous parurent faire partie de la feuille elle-même comme les veines et les nervures. [...] Les feuilles les plus tendres présentent le caractère en rudiment, et à moitié formé ; l'écorce du tronc et des branches qui se lève à peu près comme celle des platanes, est également chargée de caractères. Si l'on détache un fragment de vieille écorce, on aperçoit sur la nouvelle les formes indéterminées des caractères, qui déjà commencent à germer ; et, chose singulière, ils diffèrent assez souvent de ceux qui étaient par-dessus. Nous cherchâmes partout, mais toujours vainement, quelque trace de supercherie ; la sueur nous en montait au front. D'autres, plus habiles que nous, pourront peut-être donner des explications satisfaisantes sur cet arbre singulier ; pour nous, nous devons y renoncer. »

Après l'arbre aux dix mille images, l'événement qui impressionnera le plus le père Huc lors de son séjour à Koumboum, c'est la fête des Fleurs. Ce jour-là, devant chacun des temples et édifices de la ville lamaïque, sur des tables improvisées « éclairées par des illuminations d'un éclat ravissant » s'alignent d'innombrables vases de cuivre rouge contenant les « fleurs » : de magnifiques bas-reliefs sculptés dans du beurre figé (ce qui traduit la température ambiante) et coloriés.

« Jamais nous n'eussions pensé qu'au milieu de ces déserts, et parmi des peuples à moitié sauvages, il pût se rencontrer des artistes d'un si grand mérite. Les peintres et les sculpteurs que nous avons vus dans diverses lamaserie étaient loin de nous faire soupçonner tout le fini que nous eûmes à admirer dans ces ouvrages en beurre. Ces fleurs étaient des bas-reliefs de proportions colossales, représentant divers sujets tirés de l'histoire du bouddhisme. Tous les personnages avaient une vérité d'expression qui nous étonnait. Les figures étaient vivantes et animées, les poses naturelles, et les costumes portés avec grâce et sans la moindre gêne. On pouvait distinguer au premier coup d'œil la nature et la qualité des étoffes. Les costumes en pelletterie étaient surtout admirables. Les peaux de mouton, de tigre, de renard, de loup et de divers autres animaux étaient si bien représentées qu'on était tenté d'aller les toucher de la main pour s'assurer si elles

n'étaient pas véritables. [...] Ces bas-reliefs étaient encadrés par des décorations représentant des animaux, des oiseaux et des fleurs ; tout cela était aussi en beurre et admirable par la délicatesse des formes et du coloris. »

M. Huc ne garde pas un souvenir aussi émerveillé des fêtes du Nouvel An qu'il observera, qu'il subira plutôt, peu après son arrivée à Lhasa. Elles commencent par un brusque charivari général à minuit, suivi de la visite de toutes les relations et connaissances, chacune munie d'un pot d'eau bouillante dans laquelle flottent des sortes de dragées au miel dont la dégustation est obligatoire et illimitée. L'événement le plus étonnant et le plus désagréable de ces fêtes est le Lhasa Morou. « C'est-à-dire l'invasion totale de la ville et de ses environs par des bandes innombrables de lamas. » Venus de tous les couvents de la région à pied, à cheval, sur des ânes ou des bœufs, munis de leurs livres et instruments de cuisine, ils campent dans les rues pendant six jours, entretenant une confusion bruyante marquée quelquefois par des bagarres.

La seule image charmante de ces fêtes, mi-profanes mi-religieuses, est fournie par les bandes d'enfants porteurs de grelots attachés à leur robe verte. Ils vont de maison en maison entonnant « un chant doux et mélancolique, entrecoupé de refrains précipités et pleins de feu » qu'on récompense volontiers par des gâteaux frits dans l'huile de noix et de petites boules de beurre.

Sur les hauteurs du nord de Lhasa s'élève le palais le plus célèbre et le moins accessible du monde, le Pota-La (que le père Huc appelle phonétiquement le Bouddha-La). Toujours peu enthousiaste envers les chefs-d'œuvre et monuments classés, le père Huc le considère avec condescendance, comme il l'a fait de la Grande Muraille : « Le palais du Dalaï-Lama mérite à tous égards la célébrité dont il jouit dans le monde entier. »

Il sympathise au contraire avec l'architecture populaire. Par exemple avec un faubourg de Lhasa « dont les maisons sont entièrement bâties avec des cornes de bœufs et de moutons : ces bizarres constructions sont d'une solidité extrême et présentent à la vue un aspect assez agréable. Les cornes de bœufs étant lisses et blanchâtres, et celles des moutons étant au contraire noires et raboteuses, ces matériaux étranges se prêtent merveilleusement à une foule de combinaisons et forment des dessins d'une variété infinie. »

Dans la rue, le père Huc observe la toilette des femmes. En tout bien tout honneur... Les dangers de tentation charnelle étant d'ailleurs minimes en raison d'une étrange coutume. Avant de sortir de leur maison, les femmes se barbouillent à tort et à travers le visage avec un vernis noir et gluant comme de la confiture de raisin. Cette règle est destinée à éviter la dissolution des mœurs.

« Les femmes qui se barbouillent de la manière la plus dégoûtante sont réputées les plus pieuses. »

Pour s'aérer, l'auteur enchaîne ces considérations avec la recette de fabrication des bâtons d'odeur, aussi nécessaires à la vie des Tibétains que le pain à celle des Français. Connus sous le nom de *tsang hsiang*, ils sont fabriqués avec une poudre d'herbes aromatiques additionnée de musc et de poussière d'or. « ... Ils se consomment lentement sans jamais s'éteindre, et répandent au loin un parfum d'une douceur exquise. » On les vend en Chine à un prix exorbitant qui incite les Chinois à se livrer à des contrefaçons d'une qualité très inférieure à celle du produit d'origine.

Après quoi, pour pénétrer dans le système qui organise la vie locale, il s'intéresse au calendrier : il lui paraît aussi compliqué qu'imprécis ; il trouve au contraire ingénieuse la conception de la monnaie. Elle se compose d'une unique pièce d'argent. Sur une face, elle porte une couronne composée de huit petites fleurs rondes. Pour la facilité du commerce, on fractionne ces pièces de monnaie, de telle sorte que le nombre des fleurettes restant sur le fragment en déterminera la valeur. Le haut commerce utilise des lingots d'argent. La machine à calculer locale est l'abaque chinois ; on le remplace avantageusement par les grains d'un chapelet.

En homme dont la vie n'est qu'une antichambre de l'au-delà, l'auteur se documente sur les pompes funèbres. Du même coup il s'explique la présence de la multitude de chiens errants dans les rues de Lhassa. « Quatre espèces différentes de sépultures sont en vigueur dans le Tibet : la première est la combustion ; la deuxième, l'immersion dans les fleuves et les lacs ; la troisième, l'exposition sur le sommet des montagnes ; et la quatrième qui est la plus flatteuse de toutes, consiste à couper les cadavres en morceaux et à les faire manger aux chiens. Cette dernière méthode est la plus courue. Les pauvres ont tout simplement pour mausolée les chiens du faubourg ; mais pour les personnes distinguées, on y met un peu plus de façon ; il y a des lamaserias où l'on nourrit *ad hoc* des chiens sacrés, et c'est là que les riches Tibétains vont se faire enterrer... »

Avec la tolérance propre à la société bouddhiste, les deux serviteurs de la religion du Seigneur du Ciel sont bien accueillis. Au-delà des quelques conversions qu'ils opèrent, ils obtiennent un certain succès de curiosité, et même la sympathie du régent qui gouverne le Tibet au nom du Dalaï-Lama. Le régent ne dédaigne pas d'argumenter avec les deux lamas du Ciel d'Occident. Il leur concède avec courtoisie que christianisme et bouddhisme présentent sur certains points des ressemblances flatteuses.

Les deux pêcheurs d'hommes méditent-ils un gros coup : celui de ramener dans leurs filets les plus hautes autorités du Tibet ? En tout cas ils commencent par établir avec habileté leur autorité et

leur savoir. Dans un pays où le surnaturel fait partie de la vie quotidienne, ils décident d'offrir au régent et à son état-major une séance de magie avec le renfort d'un microscope dont ils ont pris soin de se munir au départ... peut-être pas par un amour exclusif de la science. C'est en riant sous cape et sûr de son effet que le père Huc demande à l'assistance de bien vouloir lui procurer un pou. Un secrétaire de Son Excellence se dévoue et en extirpe un de son aisselle.

« ... Mais le lama se met aussitôt à faire de l'opposition ; il voulut empêcher l'expérience, sous prétexte que nous allions provoquer la mort d'un être vivant. "Sois sans crainte, lui dîmes-nous, ton pou n'est pris que par l'épiderme ; d'ailleurs il paraît assez vigoureux pour se tirer de ce mauvais pas." A la suite du régent, tout le monde vient se pencher sur le microscope, et se relève avec un cri d'horreur. »

Les deux magiciens poursuivent la séance en faisant passer une petite collection de tableaux microscopiques représentant entre autres des chemins de fer et des montgolfières. C'est le ravissement général. Certains participants entreprennent même l'étude de la langue française. Le coup de filet est proche...

Mais c'était compter sans la susceptibilité — ou la sagacité — de Ki-Chan, l'ambassadeur de Chine. Il s'inquiète de la popularité des deux Français, et de l'influence qu'ils exercent sur la cour du régent. Dans cette rivalité, il distingue une menace pour l'autorité de l'empereur de Chine, suzerain du Tibet... mal accepté par les Tibétains.

Il convoque les deux hommes « et après maintes cajoleries » et conseils de quitter le Tibet pour préserver leur santé — conseils que ses interlocuteurs feignent de ne pas comprendre — le diplomate perd son sang-froid et en oublie la langue de bois. Il prononce leur expulsion sous prétexte que les étrangers ne sont pas autorisés à séjourner au Tibet. C'était méconnaître la pugnacité du père Huc.

« Les Péboun, les Katchi, les Mongols sont étrangers comme nous ; et cependant on les laisse vivre en paix, nul ne les tourmente. Que signifie donc cet arbitraire de vouloir exclure les Français d'un pays ouvert à tous les peuples ? Si les étrangers doivent partir de Lhassa, pourquoi y restes-tu ? Est-ce que ton titre d'ambassadeur ne dit pas clairement que toi-même n'es ici qu'un étranger ? »

Comme les deux Français ne tardent pas à obtenir la protection du régent, l'incident grossi par de nouvelles polémiques tourne au conflit diplomatique. « Ki-chan reprochait au régent de négliger les intérêts du Dalai-Lama, et le régent de son côté accusait Ki-chan de profiter de la minorité du souverain pour tyranniser le gouvernement tibétain. » MM. Huc et Gabet comprennent alors

qu'en s'obstinant ils risquent de donner un prétexte à Pékin pour établir son autorité directe sur le Tibet. Ce qu'ils ne souhaitent pas, et qui, d'ailleurs, les rendrait odieux auprès des Tibétains.

Ils s'inclinent donc, et commence alors une guérilla larvée franco-chinoise qui ne cessera que dix mois plus tard, à l'arrivée à Macao. L'ambassadeur, à la logique très chatouilleuse, exige que les expulsés quittent la Chine — le Tibet, pour lui, n'en est qu'une province — par où ils sont entrés. Les missionnaires demandent au contraire à quitter le Tibet par l'Inde, ce qui réduisait leur voyage jusqu'à Calcutta à vingt-cinq jours au lieu de dix mois. La logique chinoise étant inexpugnable, ils se rendent à celle-ci, mais à condition d'être transportés en palanquin. Ils sont bien décidés à profiter de tous les avantages de ce long voyage d'un bout à l'autre du pays : le père Huc en tirera la matière d'un nouveau volume intitulé *L'Empire chinois*.

Les soldats de l'escorte seront commandés par un mandarin, Ly-Kou-Ngan. Le père Huc le désignera sans cesse, et avec ironie, comme le Pacificateur des royaumes. C'est la traduction littérale de son nom, aussi lourd à porter que celui de Napoléon par certains enfants corses. La confiance accordée au Pacificateur par l'ambassadeur doit être limitée ; ce n'est pas à lui mais aux deux missionnaires qu'il confie son trésor : deux caisses qu'ils devront placer à chaque étape dans le coffre du mandarin local, avant de les livrer à leur destination finale. En Chine, comme chez Shakespeare, tragique et burlesque sont souvent mêlés. A ce point de vue, ce n'est qu'un début...

En route, la caravane va se grossir de deux unités : un premier cadavre puis un second, le fils du précédent. Un mandarin qui regagnait la Chine est mort subitement dans son palanquin, et selon le vœu de son fils, il doit être inhumé, et donc ramené en Chine. Les serviteurs acceptent de transporter jusqu'à destination un cadavre au lieu d'un vivant. Quelques jours plus tard le fils meurt à son tour. C'est ainsi que la caravane des morts fusionne avec celle des expulsés. Elle s'augmentera quelque temps plus tard d'un troisième cadavre ambulant : celui de son chef, le Pacificateur des royaumes. Certains des caravaniers doivent commencer de croire que le Seigneur du Ciel manifeste sa colère après l'expulsion des deux lamas du Ciel d'Occident.

En attendant, la caravane n'a plus de chef ; les Tibétains et les Chinois qui la composent se disputent le pouvoir pendant une journée d'anarchie qui incite les missionnaires, en raison de leur neutralité raciale, à intervenir : « ... N'envisageant que l'intérêt public, et voulant assurer le succès de la caravane nous nous emparâmes de la dictature. » Etrange situation. Mais elle permettra le retour d'une certaine gravité nécessaire. « La caravane avait un

aspect mélancolique et sombre. Avec ses trois cadavres, elle ressemblait absolument à un convoi funèbre. » Trois jours plus tard, à l'étape suivante, la routine reprend ses droits ; un nouveau mandarin, le commandement ; et les missionnaires français, la guérilla.

A Ta-Tsien-Lou commence le périple raconté dans *L'Empire chinois* et cesse l'aventure interrompue au pays des neiges. Avant de le quitter, le père Huc a le temps de croquer un dernier instantané mélancolique. « A notre gauche nous avons toujours la rivière, sautillant prosaïquement à travers d'énormes cailloux, et à notre droite, une grosse montagne rousse, triste, décharnée, et coupée en tous sens par de profonds ravins ; des masses de nuages blancs, poussés par un vent piquant, glissaient sur les flancs de la montagne, et allaient former devant nous un sombre horizon de brouillards. »

3. Au pays où les yeux de chat servent d'horloge

De tous les récits de voyages consacrés à la Chine, *L'Empire chinois* est le plus agréable à lire. Il le doit à la personnalité de l'auteur et à son approche du sujet. Au contraire de la plupart des grands voyageurs des XVIII^e et XIX^e siècles, Huc a su éviter le double écueil de l'exotisme et du didactisme. Ce qu'on attend de lui, il l'a compris, ce n'est pas un manuel scolaire mais le récit d'une expérience qui porte témoignage sur une société humaine différente.

Au lieu de « faire sérieux » en alourdissant le récit d'un catalogue de la faune et de la flore ou d'une description géographique, l'auteur tente de saisir l'homme dans son environnement ; ou mieux : l'homme aux prises avec son environnement (administratif, social, culturel, matériel). Au lieu d'une leçon d'histoire naturelle — ou d'une carte postale — sur le nénuphar, il étudie sa fonction comestible et les diverses façons dont on l'accommode pour apaiser les ventres creux.

Il est fasciné par l'ingéniosité avec laquelle les déshérités bricolent la qualité de leur vie pour la rendre moins insupportable. Il est ravi qu'un enfant démuné de montre — et desservi par un ciel nuageux — lui apprenne à lire l'heure dans l'œil d'un chat (et en rapportant ce fait curieux, il inspire à Baudelaire l'un des *Petits Poèmes en prose* intitulé *L'Horloge*¹). Il s'émerveille de voir

1. Le poème de Baudelaire commence ainsi :

« Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chats.

« Un jour un missionnaire, se promenant dans la banlieue de Nankin, s'aperçut qu'il avait oublié sa montre et demanda à un petit garçon quelle heure il était.

pêcher des cormorans dressés à cet effet. Il sourit devant les nombreux édicules que les paysans dressent au bord de la route pour solliciter avec une insistance discrète le précieux engrais humain des voyageurs. Il rit du stratagème utilisé pour empêcher de braire l'âne qui avait troublé son sommeil.

Les programmes de l'enseignement, le système d'irrigation, la médecine légale, la fabrication du vinaigre à partir d'un polype, la manœuvre d'une jonque, la philosophie de Lao-Tseu, tout lui est prétexte à apprendre et à comprendre. Il est curieux de tout ce qu'il ignore, et saisit chaque occasion de s'instruire ; même à ses dépens.

On le fait comparaître devant un tribunal : il en profite pour étudier le fonctionnement de la justice et note qu'un procès s'organise comme une fête et commence comme elle par une explosion de pétards. Le droit criminel chinois lui paraît mieux adapté que le nôtre, car il prévoit le pardon, parfois total, pour le coupable qui se livre spontanément à la justice. Il est habitué à ce qu'une confession soit suivie de l'absolution.

Il tombe gravement malade et se croit sur le point de mourir. Le voici bien placé pour évaluer les mérites de la pharmacopée chinoise et la fonction sociale du médecin. Tout en reconnaissant l'efficacité de l'acupuncture pour un organisme chinois, il se refuse à en faire l'expérience et à se laisser transformer « en pelote à épingles ». Il remercie avec d'innombrables gracieusetés le mandarin dont il était l'hôte, et qui devant son état alarmant avait préparé un cercueil. C'est, en Chine, une attention très délicate. Elle l'incite à disserter sur la fonction compensatoire que ce récipient macabre remplit chez les sujets d'origine modeste. Et du cercueil, il en vient aux rapports de l'homme avec la mort. Rapports contractuels, presque ; en tout cas plus détendus et plus sereins que dans nos sociétés occidentales.

Si M. Huc se plaît à collectionner les faits et les comportements étranges, c'est toujours pour analyser leur incidence sociale, jamais par goût du pittoresque. Il est, Dieu merci, insensible à l'exotisme et à tout ce qui pourrait en soutenir les artifices. Alors que d'autres délireraient sur la décoration et l'architecture si particulières, il les ignore, ne trouvant dans l'art chinois que « confusion et bizarreries ».

« Le gamin du Céleste Empire hésita d'abord ; puis, se ravisant, il répondit : "Je vais vous le dire." Peu d'instant après, il reparut, tenant dans ses bras un fort gros chat, et le regardant, comme on dit, dans le blanc des yeux, il affirma sans hésiter : "Il n'est pas encore tout à fait midi." Ce qui était vrai. »

Baudelaire compare ensuite une femme à un chat. Si on lui demande ce qu'il cherche dans les yeux de cet être, il répond : « Oui, je vois l'heure ; il est l'Eternité ! »

(D'abord paru dans *Le Présent*, 24 août 1857.)

Une pagode avec ses toits aux coins recourbés n'éveille en lui aucune curiosité professionnelle ni la moindre émotion mystique. Il reproche à l'architecture religieuse de manquer du « style grave, majestueux, un peu sombre et mélancolique, en harmonie enfin avec les sentiments que doit inspirer un lieu consacré au recueillement et à la prière ». Toujours bâties dans « un site riant et pittoresque », environnées de buissons fleuris et d'allées parfumées, les pagodes ressemblent moins à un temple qu'à une résidence champêtre.

Il ne s'attarde pas à décrire les cités qu'il traverse, car il retrouve, chaque fois, le même quadrilatère dont les remparts entourent les mêmes rues tortueuses. Si, par extraordinaire, il singularise une ville par un détail insolite frappant ses yeux lorsqu'il en passe la porte, ce n'est pas pour sacrifier au pittoresque, mais pour analyser une coutume qui dément la réputation d'absolutisme que les Occidentaux font à la Chine.

« Dans presque toutes les villes de la Chine, on aperçoit, aux voûtes des grandes portes d'entrée, de riches assortiments de vieilles bottes toutes poudreuses et tombant quelquefois de vétusté. C'est là une des gloires, un des ornements les plus beaux de la cité. L'archéologie de ces antiques et honorables chaussures peut donner d'une manière approximative le nombre des bons mandarins qu'une contrée a eu le bonheur de posséder [...]. Cet usage singulier de déchausser un mandarin quand il quitte un pays est très répandu et remonte à une haute antiquité ; c'est un moyen adopté par les Chinois pour protester contre les injustices du gouvernement et témoigner leur reconnaissance et leur admiration au magistrat qui a exercé sa charge en Père et Mère du peuple. »

M. Huc définit le gouvernement de la Chine comme « une monarchie absolue, mais tempérée par l'influence des lettrés qui donne au peuple une indépendance bien plus large qu'on ne saurait se l'imaginer. On trouve en Chine un grand nombre de libertés qu'on chercherait en vain dans certains pays qui ont pourtant la prétention d'avoir des constitutions très libérales ».

Il voit dans l'antique coutume des *dazibaos* (affiches manuscrites que tout Chinois peut placarder au coin des rues) l'expression d'une véritable liberté de la presse, laquelle « est encore une de ces vieilles chinoiseries que les Occidentaux se figurent avoir inventée, bien qu'ils ne sachent trop comment s'y prendre pour lui faire jeter des racines sur leur sol ». Parmi les autres « vieilles chinoiseries » dont il crédite le Céleste Empire : l'artillerie, la poudre à canon, l'encre, le papier, l'imprimerie, la gravure sur bois, la découverte de la polarité de l'aimant, les sociétés de crédit mutuel... et le socialisme : doctrine qui connut un commencement d'application dès le XI^e siècle. A l'époque de

son voyage, il distingue encore « du communisme dans toute la force et la rigueur de l'expression » dans un phalanstère de Pékin « qui surpasse en excentricité tout ce qu'a pu rêver la féconde imagination de Fourier ». L'allusion à ce philosophe montre que M. Huc ne se bornait pas à la lecture de son bréviaire.

Après avoir dit des Chinois « qu'ils étaient une nation de cuisiniers, nous serions tentés d'ajouter aussi que c'est un peuple de comédiens ». Ailleurs il parle d'eux comme d'une « nation appartenant à la famille des rongeurs », en raison de leur goût effréné pour les graines de pastèque. Celles-ci « sont, en effet, un véritable trésor pour amuser et désennuyer à peu de frais les trois cents millions d'habitants de l'Empire Céleste ».

Reprenant son sérieux, il les déclare : économes, laborieux, courageux au combat, assez stoïques pour endurer les plus grandes privations. Il trouve beaucoup de friponnerie dans le petit commerce et, au contraire, une très grande honnêteté dans le haut commerce. Il les juge peu charitables — on ne donne au pauvre que pour se débarrasser de lui — et dépourvus de piété filiale. Les individus souffrent de la même langueur morale qu'il discerne dans la société tout entière. « Les Chinois, corps et âme, sont d'une nature qui nous semble beaucoup tenir de celle du caoutchouc. » Cette élasticité amoralisée provient d'un « indifférentisme religieux » qui imprègne la société et l'Etat lui-même, par suite de l'influence de Confucius et de ses disciples. « Leur religion n'est, en quelque sorte, qu'une civilisation, et leur philosophie, que l'art de vivre en paix, que l'art d'obéir et de commander. » Il leur reproche, en somme, d'ignorer l'inquiétude métaphysique qui caractérise les religions occidentales. Il voit dans cet « indifférentisme », ainsi que dans l'organisation administrative et le système de recrutement des fonctionnaires, les causes de la décadence chinoise.

Décadence non irréversible tant ce pays est doué d'immenses ressources. « Ce qui lui manque, c'est peut-être un homme et voilà tout... Un esprit réformateur déterminé à briser hardiment avec les vieilles traditions pour initier son peuple aux progrès de l'Occident... un temps viendrait, peut-être, où ces Chinois qu'on trouve aujourd'hui si ridicules, pourraient être pris au sérieux, et donner même de mortelles inquiétudes à ceux qui convoitent si ardemment les dépouilles des vieilles nations d'Asie. » Mao Tsé Toung n'aurait pu contredire ces propos prophétiques et à l'accent anticolonialiste.

L'anticolonialisme — ou l'objectivité — qu'il professe conduit M. Huc à reconnaître que la xénophobie reprochée aux Chinois n'est pas sans logique. Et la mise à mort de quelques missionnaires ne traduit pas une hostilité particulière envers le christianisme. Celui-ci est repoussé comme un phénomène de colonialisme

culturel, précurseur (ou alibi) d'un colonialisme politique et économique autrement plus redoutable. « ... Il faut convenir qu'ils ont sous les yeux des faits peu propres à les tirer de cette persuasion... Que voient-ils autour d'eux ? Les Européens maîtres partout où ils ont pénétré, et les naturels soumis à une domination souvent très peu conforme aux lois de l'Évangile, de cette religion qu'on cherche tant à propager chez eux. »

Missionnaire d'une religion concurrente, il traite avec sérénité du bouddhisme dont « les enseignements renferment un grand nombre de vérités morales et dogmatiques professées dans le christianisme ». Ainsi parlant, il semble respectueux du canon de la politesse chinoise selon lequel il convient de dire du bien de la religion à laquelle on n'appartient pas.

Sous le portrait de la Chine, se dessine en filigrane un autre portrait — celui de l'auteur — qui le trace à son insu.

Dans son approche de la vie chinoise, et par les réactions qu'elle suscite chez lui, le père Huc se définit comme un homme de bonne foi et de bonne volonté, pourvu d'un inaltérable optimisme. Mais un homme qui, malgré son ouverture d'esprit, ne s'en laisse pas conter, doué d'un caractère de fer dont il dissimule les aspérités sous un humour bon enfant. Humour relevé d'une aimable ironie quand il cède à son penchant pour le portrait : s'il dessinait au lieu d'écrire, il se révélerait un caricaturiste redoutable.

L'humour, chez lui, est également synonyme de bonne humeur. Quoi qu'il advienne, même le pire, jamais il ne récrimine ; s'il critique, c'est sans aigreur, avec le sourire. En bon Méridional, au lieu de ronchonner, il galèje... Avec cette attitude tonifiante, on touche à l'aspect le plus sympathique de sa personnalité.

En bon Méridional encore, il est un prodigieux conteur, habile à mettre en scène le récit et à en doser les effets. La scène du tribunal où la foule se presse dans une atmosphère de fête, et où il cherche l'accusé pour le trouver suspendu à un croc au plafond, d'où lentement le sang dégoutte, ménage le suspense en un long mouvement panoramique digne de la caméra d'Alfred Hitchcock.

Il a le génie de saisir l'homme dans sa vérité, de trouver le trait qui traduit la joie d'exister, la souffrance, l'embarras, l'ingéniosité, le mensonge ou l'intrigue. Il a le don fabuleux de faire revivre pour l'éternité les vieux empires morts, et il a également l'art de débusquer l'extraordinaire, d'en dépouiller l'artifice pour mettre au jour l'humaine condition. Quel prodigieux journaliste !

S'il vivait aujourd'hui, son reportage sur le Tibet et la Chine se serait vu décerner le prix Albert-Londres.

Francis Lacassin.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE DANS LA TARTARIE ET LE THIBET

pendant les années 1844, 1845 et 1846

Préface

Ces souvenirs de voyage ayant été accueillis avec bienveillance, nous en donnons une édition nouvelle, sans faire subir à la première aucun changement notable. Il s'en faut bien que nous ayons jamais eu la prétention de faire une œuvre littéraire ; nous avons seulement essayé de raconter avec simplicité ce qui nous avait frappé durant nos longues et laborieuses pérégrinations dans la haute Asie. Les contrées que nous avons visitées étaient à peu près inconnues des Européens modernes. Ces vieilles races tartares qui ont jadis tant agité la terre, ont apparu comme un monde nouveau, et cela nous explique comment le lecteur a pu parcourir avec quelque intérêt les relations d'un missionnaire peu exercé à écrire, et enfoncé depuis quatorze ans dans l'étude des langues asiatiques.

Plusieurs de nos amis ont bien voulu nous faire observer que notre récit commençait beaucoup trop brusquement, et que le lecteur devait se trouver un peu déconcerté en se voyant tout d'un coup transporté en dehors de la Grande Muraille, et dans un certain royaume d'Ouniot, dont peut-être les géographes les plus érudits ne connaissent pas même le nom. Les personnes qui ne lisent pas avec beaucoup d'assiduité les *Annales de la Propagation de la Foi*, ont dû, en effet, éprouver un grand étonnement, en voyant des missionnaires français au milieu des steppes de la Mongolie, et elles eussent été peut-être bien aises de savoir comment nous y étions parvenus. Il en coûte toujours de parler de soi ; mais puisqu'en lisant un voyage, il arrive quelquefois qu'on s'intéresse au voyageur, nous essaierons volontiers de remplir la lacune qui nous a été signalée, et de tracer un rapide itinéraire pour ceux qui auront le dévouement et la patience de nous suivre parmi les tribus errantes de la Tartarie et du Thibet.

Au mois de février 1839, monseigneur de Quelen nous imposa les mains, et nous dit au nom de Jésus-Christ : *Allez, et enseignez toutes les nations...* Quelques jours après, nous nous trouvions dans le port du Havre, sur le pont d'un navire. Le capitaine donna ordre de lever l'ancre, et le cœur plein de force et de confiance, mais oppressé de sanglots, nous nous éloignâmes de cette France bien-aimée, à laquelle nous pensions dire un éternel adieu... le brick l'*Adhémar* faisait voile pour la Chine.

Après avoir sillonné la Manche, l'Atlantique, le grand Océan, le détroit de la Sonde et la mer de Chine pendant cinq mois et demi, nous arrivâmes à Macao. En ce moment, les Anglais commençaient à faire gronder le canon européen sur les côtes du Céleste Empire, et un lazariste français, le vénérable Perboyre, détenu dans les prisons de Ou-tchang-fou, se préparait à conquérir la palme du martyre. La guerre de l'opium fut longue et opiniâtre : la puissance anglaise promena son pavillon sur le fleuve Bleu, saccagea plus d'une grande cité sur son passage et alla mouiller ses steamers et ses vaisseaux de ligne jusque sous les murs de Nankin. L'orgueil chinois fut profondément humilié ; l'Angleterre remporta un facile triomphe, et l'Europe fut persuadée que la Chine était ouverte. Cependant il n'en est rien. L'empire du Milieu est toujours fermé : les diplomates chinois sont venus réparer les désastres des mandarins militaires, et aujourd'hui, un sujet de la reine Victoria ne se hasarderait pas à mettre le pied dans la ville de Canton... Le vénérable Perboyre eut, lui aussi, un long et terrible combat à soutenir. Mais il sut triompher en apôtre : il reçut glorieusement la mort sur la place publique de la capitale du Hou-pé, et maintenant comme par le passé, les missionnaires catholiques sont les seuls Européens qui osent parcourir les provinces de la Chine.

Ce fut sous les auspices de notre vénérable confrère que nous fîmes le premier pas dans ces contrées inhospitalières. Les habits que portait M. Perboyre quand il fut mis à mort venaient de nous être envoyés à la Procure de Macao, et nous eûmes l'audace, nous pauvre missionnaire, de nous revêtir de ces précieuses reliques fraîchement rougies du sang d'un martyr.

Nous traversâmes la ville de Canton toute remplie de soldats tartares et chinois qui préparaient leurs inutiles stratagèmes contre les canons de la Compagnie des Indes. Après trois mois de courses au sein de ces grandes et curieuses provinces, nous arrivâmes à Pékin, pénétrés de reconnaissance envers Dieu, mais en même temps stupéfait d'avoir échappé à tant de dangers et de nous trouver dans la capitale de ce merveilleux empire. Ce peuple, à part dans le monde, et dont la vieille civilisation étonne tant les jeunes nations de l'Europe, n'était plus pour nous un peuple séquestré de l'humanité et enveloppé de ténèbres : nous vivions au milieu de lui, nous le touchions de nos mains, et nous respirions son air. Ses arts, son industrie, la singularité de ses mœurs et de ses habitudes, sa langue monosyllabique avec ses bizarres caractères que nous commençons à déchiffrer, son génie commercial et agricole, tout cela se manifestait à nous par degrés, et nous jetait dans un étonnement profond. Il est cependant une chose qui, par-dessus tout, pénétra notre âme de vives et impérissables émotions.

En parcourant ces populations idolâtres, nous rencontrâmes çà et là, sur les montagnes, dans les cités et les bourgades, le long des fleuves, partout, quelques familles privilégiées, prosternées au pied de la croix, récitant les mêmes prières que les catholiques redisent sur toute la surface de la terre, et solennisant, comme eux, mais en secret et dans le fond de leurs pauvres demeures, les belles fêtes de l'Eglise universelle. Quels touchants souvenirs des catacombes !

Nous ne tardâmes pas à franchir la Grande Muraille, barrière fameuse élevée par les empereurs chinois contre les irruptions des Tartares, mais qui ne saurait arrêter la sainte invasion du christianisme. La Mongolie fut pendant plusieurs années la mission qui nous fut assignée. La vie du missionnaire dans ces rudes et âpres contrées est souvent bien laborieuse : le défrichement de cette portion de l'immense champ du Père de famille ne s'opère qu'à force de résignation et de patience. Ce n'est pas que la nature du sol soit toujours inféconde : mais il y a tant de ronces, les mauvaises herbes y sont si épaisses et si profondément enracinées, que souvent la divine semence languit et meurt. Celui, pourtant, qui a beaucoup de persévérance et qui ne se rebute pas d'aller et de répandre le grain évangélique dans les pleurs et les tribulations a quelquefois aussi la consolation de revenir au champ, le cœur plein de joie pour y faire ses gerbes. *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua ; venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.*

Ce fut en 1844 que nous commençâmes à étudier plus particulièrement la religion bouddhique dans les monastères des lamas, et que le désir d'aller à la source des superstitions qui dominent les peuples de la haute Asie nous fit entreprendre ces longs voyages qui nous conduisirent jusqu'à la capitale du Thibet. Le despotique protectorat que la Chine exerce sur ces contrées vint y troubler notre séjour, et après de longues mais inutiles résistances, nous fûmes expulsé de Lha-ssa et escorté jusqu'à Macao par ordre de l'empereur chinois. C'est là que nous rassemblâmes les quelques notes recueillies le long de la route, et que nous essayâmes de rédiger ces souvenirs pour nos frères d'Europe dont la charité veut bien s'intéresser aux épreuves et aux fatigues des missionnaires... Alors nous reprîmes la route de Pékin, et, pour la troisième fois, nous traversâmes les provinces du Céleste Empire.

Après un assez court séjour dans la capitale, nous comprîmes que le terrible climat du Nord ne pouvait plus nous convenir. Les infirmités que nous avions contractées au milieu des neiges du Thibet, nous forcèrent de redescendre dans nos missions du Sud. Le mal empira, et comme notre état, souvent voisin de la paralysie, était désormais incompatible avec les fatigues et l'activité de notre

saint ministère, il nous fut permis de venir chercher en France des remèdes que nous eussions vainement demandés à la médecine empirique des Chinois.

Nous quittâmes Macao le 1^{er} janvier 1852 à bord du *Cassini*, corvette à vapeur qui allait visiter les côtes de la Cochinchine, du Tonquin et de la Malaisie. Le steamer français devant s'arrêter à Singapore, nous eûmes le regret de nous séparer de notre ami, le commandant de Plas, et de quitter un navire qui a su prouver que l'observance des devoirs religieux s'harmonise merveilleusement avec les labeurs et les exigences de la vie maritime.

Une frégate française, l'*Algérie*, allait mettre à la voile pour les Indes ; son commandant, l'excellent M. Fourichon, eut l'obligeance de nous offrir un passage à son bord, et nous pûmes continuer notre route, non pas directement, il est vrai, mais le plus agréablement du monde : car l'amabilité de ceux qui nous entouraient nous faisait goûter déjà par avance tous les charmes de la patrie. Le *Cassini* et l'*Algérie* vivront toujours inséparables dans nos plus intimes souvenirs d'outre-mer ; il suffit de connaître un peu la marine française pour l'aimer et l'admirer beaucoup.

Dans l'Inde nous visitâmes avec le plus vif intérêt Pondichéry, Mahé et Bombay. Nous vîmes cette mystérieuse civilisation indienne se débattant vainement sous les étreintes impitoyables de la domination anglaise. Cependant, au milieu de ces nombreuses et intéressantes populations, dont les puissants dominateurs ne paraissent préoccupés que de spéculations mercantiles et de jouissances matérielles, on aime à contempler l'action lente et persévérante de la religion chrétienne sur les vieilles erreurs du bramanisme. Les missionnaires y luttent, comme en Chine, avec un zèle et une patience dignes des plus grands succès ; aussi, un jour viendra, on ne peut en douter, où la fraternité évangélique triomphera complètement de l'orgueilleux système des castes et du privilège.

Après avoir touché à Ceylan, l'île des épices, et à Aden, où les Anglais se sont fortifiés, comme dans un autre Gibraltar, nous parcourûmes la mer Rouge, et nous arrivâmes en Egypte à travers les sables de Suez. L'Egypte ! quelle terre palpitante de souvenirs ! Avec quel saisissement on visite, aux environs du Caire, les ruines de Memphis, les tombeaux des califes, les Pyramides, Héliopolis où médita Platon et où les noirs cyprès qui entourent l'Aiguille de Cléopâtre semblent murmurer tristement le nom glorieux de Kléber !... Ces souvenirs sont pour tout le monde ; mais le chrétien sait en trouver de plus émouvants encore ; c'est dans cette contrée que vint le patriarche Joseph et que germa la civilisation du peuple de Dieu. On voit sur les bords du Nil l'endroit où fut exposé Moïse, et où, sans doute, le divin Enfant de Marie porta souvent

ses pas : car non loin de là, on montre la maison qu'habita la sainte Famille pendant son séjour en Egypte.

Maintenant, des bateaux à vapeur sillonnent le Nil et conduisent le voyageur du Caire à Alexandrie, grande et célèbre cité qui se fait européenne en toute hâte, et où on ne retrouve plus rien de ce qui fut autrefois. On est obligé de fouiller les livres pour faire revivre ses nombreuses illustrations, ses églises florissantes, ses martyrs, ses docteurs et ses écoles savantes.

En Chine, en Malaisie, dans les Indes, à Ceylan, dans la mer Rouge, partout, on rencontre la domination anglaise, dont l'irrésistible besoin d'expansion cherche à absorber tous les peuples. On la retrouve encore en Egypte : l'influence française en a disparu en 1848. Les Anglais, qui depuis longtemps convoitent la terre des Pharaons, ont habilement profité de nos discordes civiles et de l'instabilité de nos institutions pour s'insinuer dans les conseils d'Abbas-Pacha. Mais la France, il faut l'espérer, reprendra bientôt le rang qui lui appartient, et l'Egypte pourra s'appuyer sans crainte sur la force d'un gouvernement qui porte le nom du héros des Pyramides.

Le 3 mai, nous partîmes d'Alexandrie pour aller visiter la Syrie, Beyrouth, le mont Liban, Tyr et Sidon qui n'ont pas même conservé de ruines ; Saint-Jean d'Acre, le mont Carmel, et Jaffa qui n'a plus à son lazaret que de joyeux pestiférés.

Il n'était pas permis à un missionnaire catholique qui avait erré si longtemps parmi les contrées les plus célèbres du bouddhisme de passer si près de la Palestine, sans aller visiter, le bourdon à la main, les lieux qui ont été sanctifiés par la naissance, la vie et la mort du Sauveur des hommes. Nous eûmes donc le bonheur de faire un pèlerinage à Jérusalem, et, le jour de l'Ascension, nous étions sur la montagne des Oliviers, pressant de nos lèvres l'empreinte sacrée que Jésus-Christ laissa sur le rocher quand il monta au ciel.

Un mois après, nous avons revu notre patrie, la France, le plus beau, le meilleur de tous les pays, et nous allions chercher aux eaux thermales d'Ax, au sommet des Pyrénées, les forces que nous avions perdues sur les monts Himalaya.

*Eaux thermales d'Ax,
le 7 août 1852.*

